



207
14/10

LE SANG
DU
SACRIFICE

ŒUVRES DE JEAN AICARD

Collection in-18 Jésus à 4 francs le volume

ROMANS

Le Pavé d'Amour, 1 vol. — **Roi de Camargue**, 1 vol. — **L'Été à l'Ombre**, 1 vol. — **L'Âme d'un Enfant**, 1 vol. — **Notre-Dame d'Amour**, 1 vol. — **Diamant noir**, 1 vol. — **Fleur d'Abîme**, 1 vol. — **Melita**, 1 vol. — **L'Ibis bleu**, 1 vol. — **Tata**, 1 vol. — **Benjamine**, 1 vol. — **Maurin des Maures**, 1 vol. — **L'illustre Maurin**, 1 vol.

POÉSIE

Les jeunes Croyances, 1 vol. — **Rébellions, Apaisements**, 1 vol. — **Poèmes de Provence** (cour. par l'Acad. fr.), 1 vol. — **La Chanson de l'Enfant** (cour. par l'Acad. fr.), 1 vol. — **Miette et Noré** (cour. par l'Acad. fr. Prix Vitet), 1 vol. — **Lamartine** (cour. par l'Ac. Prix du budg.), 1 vol. — **Le Livre d'heures de l'Amour**, 1 vol. — **Visite en Hollande**, 1 vol. — **Le Dieu dans l'Homme**, 1 vol. — **Au Bord du Désert**, 1 vol. — **Le Livre des Petits**, 1 vol. — **Jésus**, 1 vol. — **Le Témoins** (Poème de France, 1914-1911), 1 vol. à 2 fr. 50 — **Le Sang du Sacrifice**, 1917, 1 vol.

DIVERS

La Vénus de Milo, 1 vol. — **Alfred de Vigny**, 1 vol. — **Des Cris dans la Mêlée**, 1 vol.

THÉÂTRE

Au clair de la Lune (un acte en vers), 1 vol. — **Pygmalion** (un acte en vers) 1 vol. — **Smilis** (4 actes en prose, à la Comédie-Française) 1 vol. — **Le Père Lebonnard** (4 actes en vers représentés à la Comédie-Française), 1 vol. — **Don Juan**, 1 vol. — **Othello, le More de Venise** (3 actes en vers, représentés à la Comédie-Française). Portrait de Mounet-Sully, par Benjamin Constant. 1 vol. 4 fr. — **La Légende du Cœur** (5 actes en vers représentés au Théâtre Antique d'Orange et au Théâtre Sarah-Bernhardt), 1 vol. — **Le Manteau du Roi** (5 actes en vers représentés à la Porte-Saint-Martin), 1 vol. — **Théâtre**, tome I. Théâtre, tome II.

28856

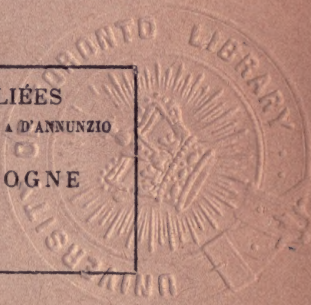
JEAN AICARD

de l'Académie française
Président de l'Union française

LE SANG
DU
SACRIFICE

Avec traduction anglaise par Miss M. GUNNING
et traduction italienne par M. S. LALLICI

AUX NATIONS ALLIÉES
A RUDYARD KIPLING, A CARDUCCI, A D'ANNUNZIO
A TOLSTOI
ARMÉNIE — POLOGNE
AMÉRIQUE
1917



156488
13/10/20

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

PQ
2152
A4S3



Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1917,
by ERNEST FLAMMARION.

LE SANG DU SACRIFICE

A LA FRANCE,
A LA BELGIQUE, A L'ANGLETERRE,
A LA RUSSIE,
A LA SERBIE, AU MONTENEGRO,
A LA ROUMANIE, A L'ITALIE,
AU PORTUGAL,
A L'AMÉRIQUE,
A TOUS LEURS BLESSÉS,
A TOUS LEURS MORTS,
CE POÈME
EST DÉDIÉ.

Il cria : « France ! » puis, sans douleur ni pensée,
Il tomba, face au ciel, la poitrine percée,
Parce qu'ainsi l'avaient voulu de mauvais rois.

Renversé sur le dos, bras ouverts, comme en croix,
Il entra dans la mort comme en un vaste rêve.

Tout d'abord, il se crut dormant sur une grève,
Car, tout autour de lui, les soupirs des mourants,
Réguliers, traversés de longs cris déchirants,
Semblaient être la voix d'une horrible marée
Dans les nuits où la mer se tord désespérée.

Puis il s'éveilla, mais seulement en esprit.
Alors, il lui parut qu'il était Jésus-Christ ;
Si bien que, sans surprise entré dans le mystère,
Martyr démesuré, cloué contre la terre
Tournoyante, — dont il épousait le contour,
Il couvrait l'univers d'agonie et d'amour.

Et les mers et les ciels, soirs rouges, matins roses,
Les appels infinis des êtres et des choses,
Les brutes des forêts et les oiseaux de l'air,
Tout s'unit dans son cœur pour conjurer l'enfer.

Soupirs des océans, légers soupirs de l'homme,
Tout est rythme profond, dans la veille ou le somme.
C'est le rythme qui fait les univers si beaux.
Et si tous les longs cris hurlés sur les tombeaux,
Tous ceux des moribonds hérissés d'épouvante,
Et tous ceux de la mer, en fureur quand il vente,
Différents et mêlés, se heurtaient dans les airs,
Un rythme encor, pareil au bruit des vastes mers,
Quand le ciel disloqué croulerait en décombres,
Soumettrait ce chaos aux lois fixes des nombres.

Nul cri, le voulût-il, ne demeure isolé ;
Et des milliers de cris, dans l'espace troublé,
En rencontrant des milliers d'autres, s'y confondent ;
D'autres milliers, distincts de ceux-là, leur répondent ;
Et ces accords fatals font, de ces cris discords,
L'éternel souffle égal des vivants et des morts.

L'homme gisant, couché dans son sang qui ruisselle,
Au grand rythme de la douleur universelle
Frissonne, transformé de la nuque aux talons ;
Les pentes de ses flancs lui semblent des vallons ;
Ses genoux soulevés sont comme des montagnes ;
Tout son sang coule en fleuve à travers les campagnes ;
Son âme sent ses os, douloureux et cachés,
Sous terre et sous sa chair se confondre aux rochers ;
Il est tout, vie et mort, l'antinomie entière,
Tout l'esprit pur qui souffre en l'immonde matière,
Et, sur son globe affreux, prêtre et victime, tel
S'offre aux dieux inconnus le martyr immortel.

Nous, les fleuves, porteurs de mondes,
Fils des névés vierges et blancs,
Nous, qui dans les plis de nos ondes,
Capturons des soleils tremblants ;

Nous qui, d'une fraîche lumière,
Baignons, en des ciels reflétés,
Près des fiers châteaux, la chaumière,
Et les hautes tours des cités ;

Nous, créateurs de capitales,
Nous qui ne reculons jamais,
Nous, de qui les sources natales
Sont des vierges sur des sommets ;

Sous le vieux pont qui les encadre,
Nous qui, de tous nos flots chantants,
Portons aux mers plus d'une escadre
De lourds bateaux, trésors flottants ;

Nous, les grandes routes en marche,
Bleus liens des peuples amis,
Nous qu'on fait passer sous une arche
Triomphants, libres et soumis ;

Nous, faiseurs de beautés utiles,
Nous, les grands fleuves généreux,
Qui jetons les fleurs de nos îles
Sur le sentier des amoureux ;

Mais aussi qui rendons fécondes
Les vignes, et féconds les blés ;
Nous, les fleuves, porteurs de mondes
Par qui donc sommes-nous troublés ?

Un nouvel affluent arrive,
Rouge et noir dans nos claires eaux ;
La fauvette a fui notre rive,
L'abri chantant de nos roseaux.

Plus de couple aux mains enlacées
Dans les sentiers verts, sur nos bords..
Où sont nos puretés passées ?
Pourquoi charrions-nous des morts ?

L'incendie affreux nous colore,
Blafard le jour, rouge la nuit ;
Nous ne voyons plus d'autre aurore :
Il est en nous la mort qui luit.

La cathédrale flambe et croule ;
Et partout des fantômes noirs,
Des exilés, en morne foule,
Errent dans l'horreur des grands soirs.

Nous voulions le bonheur des hommes,
Sainte paix, amour innocent....
Nous voilà, maudits que nous sommes,
Des fleuves de deuil et de sang.

Alors, l'homme gisant, roidissant ses vertèbres,
Répondit — et sa voix fit trembler les ténèbres :

— « Les fleuves coulaient purs ; des monstres sont venus
Les traverser de maux jusqu'alors inconnus.
O fleuves ! J'ai voulu protéger vos eaux claires,
Vos bourgs et vos cités aux clochers séculaires,
Vos palais, vos jardins, — vos pères, les nêvés,
Les ciels qui, dans vos eaux, semblent des cieus rêvés....
Et c'est pourquoi je meurs, bras ouverts, face aux astres
O fleuves, désormais miroirs de nos désastres,
Adieu ! — Mais, tôt ou tard, je revivrai vainqueur ;
Fleuves-rois, votre pourpre est le sang de mon cœur. »

Voici. Les monts, dont la hauteur fait des abîmes,
Les monts vêtus de blanc, qui portent sur leurs cimes
Des bandeaux scintillants de constellations,
Crièrent vers les rois et vers les nations :

— « Hauts et purs, nous étions des autels sous un voile,
Les premiers visités de la première étoile,
Les premiers colorés du jour oriental.
Et l'éclair, qui vous luit comme un signe fatal,
Nous signifie, à nous, l'alliance scellée
Des feux du ciel avec la neige immaculée.
Pourtant, quand vous montiez vers nous, bâtons en main,
Nous mettions à vos pieds tout ce qui n'est qu'humain,
La plaine aux lourds travaux, la mare aux lourds miasmes ;
Et nos souffles, le vent des grands enthousiasmes,
Qui vous prenait dans son remous torrentiel,
Vous inspirait le vœu d'escalader le ciel.
Aujourd'hui, vous dressez jusqu'à nous haine et honte ;
Vos cœurs se font plus bas dans le sentier qui monte,

Et vos souffles de mort empestent les glaciers.
Hier, nous déchirions, quand vous nous traversiez,
Nos longs voiles; et nos vierges, les neiges hautes,
Vous accueillaients avec douceur, comme des hôtes;
Et le Dieu qui mourut sur un mont rocailleux
Vous souriait ici du fond des ciels plus bleus.
Aujourd'hui, vos canons, noirs sur la crête blanche,
Ébranlant les échos, provoquent l'avalanche.
Hier, quand votre amour menteur nous vénérât,
Malgré tous nos orgueils, nous gardions un regret
Parce que la hauteur se nommait la frontière;
Mais, l'esprit triomphant sans fin de la matière,
On voyait, survolant nos déserts sans chemins,
Condors miraculeux, vos grands oiseaux humains
Tenter en plein azur les hautes traversées;
Et nous étions sous eux fiers et pleins de pensées.
Avec vous, vous avez abaissé notre orgueil:
Maintenant nos glaciers sont tristes comme un deuil,
Parce que l'avion, d'où pleut un sang de crimes,
Souille la majesté tranquille de nos cimes.
Nos gouffres, débordants de nuit, sont moins affreux
Que les cœurs des mortels qui s'égorgent entre eux.
O peuples sans raison, que la haine gouverne,
L'ours est meilleur que vous dans la noble caverne,
Et le loup vous méprise, et l'aigle vous maudit,
Et les vrais ciels vous sont un domaine interdit. »

Le doux martyr chrétien, plus beau que Prométhée,
Aux monts hautains jeta sa réponse irritée :

— « Vous rêviez sous le ciel ; des hommes sont venus
Vous traverser de maux jusqu'alors inconnus.
Mais moi, l'esprit qui garde et le cœur qui protège,
Monts hautains, j'ai voulu secourir votre neige,
Vos glaciers glorieux, vos salubres chemins,
La liberté qui vit loin des pactes humains,
La suprême beauté de votre forme altière,
Et je vous défendis, même obstacle et frontière.
Si j'ai bien combattu, les plaines le diront.
J'ai voulu vous garder vierges de tout affront ;
Et vos orgueils sont faits du meilleur de mon rêve.
Qui vous foule du pied croit que son cœur s'élève ;
Qui respire votre air sent s'élargir son cœur ;
Mais celui-là n'est pas encore un vrai vainqueur,
Puisque l'esprit connaît une plus fière cime
Et que le sacrifice est un mont plus sublime.

C'est pour l'avoir gravi, malgré tous les effrois,
Que je meurs à vos pieds, tombé les bras en croix.
Sur vos manteaux royaux, blancs comme les hermines,
Les gouttes de mon sang sont des taches divines ;
Je meurs plus grand que vous, fondroyés immortels :
La victime est plus près de Dieu que les autels. »

Il dit. Et le sang pur qui vidait ses artères
S'offrait aux grandes soifs des arbres, sous les terres ;
Et, des fonds d'agonie où son âme sombrait,
Il écouta gémir l'esprit de la forêt :

— « Nous étions les forêts profondes,
Nous balançons nos dômes verts
Qui se mouvaient par grandes ondes
Comme les mers.

Nous abritons sous nos ramures
Des fruits, des fleurs, des chants d'oiseaux,
En imitant les beaux murmures
Des vastes eaux.

Nous donnions à la pauvre femme,
Au vieux qui marche avec effort,
Nourriture de l'âtre en flamme,
Notre bois mort.

A la lourde hache coupante
Qui mutilait nos frondaisons,
Nous donnions, hommes, la charpente
De vos maisons.

Nous donnions le fruit, la fleurette
Au petit écolier, content
De surprendre dans sa retraite
Le nid chantant.

Le soupir de la tourterelle
Tombait, comme un charme subtil,
Du nid qui rêve sous son aile
Au mois d'Avril.

Nous aimions à tenir cachées
Sous nos fleurs, dans nos sentiers creux,
Vos jeunes têtes rapprochées,
Chers amoureux.

Nous étions les forêts profondes,
Nous balancions nos dômes verts
Qui se mouvaient par larges ondes
Comme les mers.

Et maintenant, sous des mitrailles enragées,
Nos troncs déchiquetés du fer, noircis du feu,
Gisent, dans les débris des branches saccagées ;
Et, morts désespérés, tendent leurs bras vers Dieu.

Nous étions les forêts indulgentes et douces ;
Nos bons chênes, toujours plus forts d'être plus vieux,
Laisaient vivre à leurs pieds les étoiles des mousses,
Le frêle insecte d'or, et la biche aux beaux yeux.

Nous étions les grands bois, grands comme des royaumes
Les bois mystérieux sont des temples mouvants,
Et leurs piliers, porteurs de flèches et de dômes,
Les balancent au souffle harmonieux des vents.

L'âme trouvait en nous des clartés imprécises,
Tout le mystère et les silences d'un saint lieu ;
Nous étions, sous le ciel, les vivantes églises
Que chaque avril portait un peu plus près de Dieu.

Et le ciel, dont l'entrée en nous est la clairière,
Écoutait notre hommage à la splendeur du jour,
Quand l'orgue frissonnant des forêts en prière
Chantait l'hymne de vie et d'éternel amour. »

— « Forêts, j'ai défendu vos hymnes, vos ombrages,
La nuit douce qui pleut de vos rameaux épais ;
C'est sur moi qu'ont frappé la haine et les outrages,
Quand on vous dévasta, grands asiles de paix !

Forêts de France, et vous toutes, forêts du monde,
Vous que peupla de dieux le rêve épouvanté,
Vous, dont la nuit sacrée, antique, est si profonde
Que la nuit du ciel, seule, a plus de majesté ;

Ce qui mourut, par vous revit et se relève ;
Les cercueils, nés de vous, en vous reverdiront ;
En vous, ma chair déjà monte ; elle est votre sève ;
Et l'unité du monde abonde sous mon front.

Forêts, je souffre en vous ; votre plainte est ma plainte ;
L'hymne de vos douleurs est selon mon esprit ;
Et je me donne à vous en communion sainte,
A vous, filles du bois qui porta Jésus-Christ. »

En des courses toujours et jamais achevées,
Avec des cris sans fin, sans fin se poursuivant,
Les flots, montagnes d'eau par le vent soulevées,
Cherchent à fuir le fouet tumultueux du vent.

Les monts, ces flots figés, se retrouvent en elles,
Mais mouvants comme au temps des chaos primitifs.
La forêt, dans les plis des houles éternelles,
Reconnaît sa nuit verte et ses rythmes plaintifs.

Devant les océans, premiers pères des mondes,
L'être troublé ressent qu'il en fut engendré ;
La grâce même naît des courbes de leurs ondes ;
La vie est un frisson de l'abîme sacré.

Or, la vague en fureur par des vagues suivie,
Transformant ses clameurs en malédictions,
Tous les vieux océans, pères de toute vie,
Ont crié vers les rois et vers les nations....

— « Sous le fer et le feu des grondantes machines,
Avec vous, comme vous, soumis aux mauvais temps,
Courriers disciplinés, nous courbions nos échine,
Nous portions vos trésors et vos léviathans.

Quand vos vaisseaux servaient les paisibles conquêtes,
Nous, sûrs de battre en vain leurs boucliers épais,
Nous étions, sous vos pieds niveleurs de tempêtes,
Des plaines d'alliance et des chemins de paix.

Nous éprouvions l'orgueil de servir le génie ;
Les hommes nous semblaient nos rois victorieux ;
Et, sources et miroirs de la vie infinie,
En eux nous vénérions des dieux faiseurs de dieux.

Grands vaisseaux, nous baisions l'acier de vos cuirasses,
Car vous deviez soumettre au cœur l'instinct dompté,
Et vous portiez l'espoir de rapprocher les races
Et de les fondre un jour dans la sainte unité....

Et voilà que, sous nos abîmes,
Où l'ouragan fait, par amour,
Des bouleversements sublimes,
Chemins ouverts aux rais du jour ;

Nos gouffres qui, des nefs géantes,
Ne voyaient que les ventres noirs,
Les aspirent, gueules béantes
Et formidables entonnoirs.

Le steamer, grand comme une ville,
S'arrête, sifflant et soufflant,
Quand la torpille, foudre vile,
Touche, éclate et le perce au flanc.

Trois mille innocents, enfants, femmes,
Affolés, tremblent sur le pont....
Sur le désert des hautes lames
Pas une pitié ne répond.

Le géant chancelle, il s'entr'ouvre,
Il bascule, tout frémissant,
Il enfonce.... La mer recouvre
Le grand paquebot qui descend.

Sous des flots qui n'ont plus de houle,
Vaincu sans combat, sans canon,
Il descend, chargé d'une foule,
Vers des fonds qui n'ont plus de nom.

Un frisson de quelques secondes
Court sur ce point de l'Océan,
Frisson d'horreur des grandes ondes
Qui plaignent le vaisseau géant.

L'épave expirante se couche...
Les morts vont vite sous les flots...
Et des monstres heurtent leur bouche,
Leurs dents et leurs yeux aux hublots.

On vous attendait dans les hâvres,
Morts mouvants, bercés des flots verts,
Vaisseaux montés par des cadavres
Dont les yeux resteront ouverts. »

Et la mer indignée a crié :

« Quel est l'homme
Qui commet le grand crime et l'avait résolu ?
S'il ose se nommer, celui-là, qu'il se nomme ! »

Un cri répond au loin :

— « Je ne l'ai pas voulu »

C'est le son d'une voix où tremble le mensonge,
Si faible qu'on peut croire avoir mal entendu ;
C'est le cri sourd, lointain, mais que l'écho prolonge,
D'un loup pris par la rage et hurlant au perdu.

« Je n'ai pas fait cela, répète la voix sourde,
Je ne l'ai pas voulu ! »

Puis, toujours faiblissant,

Le cri, comme étouffé, se perd dans la nuit lourde,
Où des éclairs muets semblent trempés de sang.

— « O fleuves, forêts, monts, et vous, mers sans limites,
Je vous prends à témoins que cet homme-là ment.
Il a fait de sa race une espèce maudite.
Il ment timidement et désespérément.

Il ment. Son cœur frissonne et sa raison s'affole.
Fleuves et mers, forêts immenses, fiers sommets,
Gardez bien son mensonge et gardez ma parole ;
Et vous, petits enfants, gardez-les à jamais.

Il essaie un mensonge à la hauteur du crime ;
Le cri qui veut mentir n'est jamais assez haut.
Seule, la vérité peut atteindre au sublime :
Elle est le verbe, et le mensonge n'est qu'un mot. »

Ainsi cria, dans l'étendue,
Le géant blessé, tel le Philoctète ancien ;
Et sa clameur fut entendue,
Du couchant au levant, par l'univers chrétien.

Il dit encore : — « O cieux, ô terre,
Tous les sacrifiés saignants parlent en moi :
Je porte, en mon cœur solitaire,
L'univers tout entier, son amour et sa foi.

Je suis la vérité profonde,
L'espoir divin qui meurt, sans fin ressuscité,
L'âme en qui se mire le monde,
L'esprit secret qui mène à Dieu l'humanité.

Plus souvent je meurs, plus s'élève,
Vers l'inconnu voilé, le désir des mortels ;
Je suis le spectre, né du rêve
Qui porte en soi tous les astres de tous les ciels.

Je lègue amour et renaissance
Aux hommes sans pitié qui s'égorgent entre eux,
Je suis le sacrifice, essence
De l'amour, — idéal de tous les douloureux.

Les terres, les mers et les fleuves
Saignent avec mon sang, parlent avec ma voix.
Pères en deuil, enfants et veuves,
Ne pleurez plus ! Vos yeux verront ce que je vois. » —

Il dit. Un grand frisson traversa tout le globe
Qui vibra comme l'arbre effleuré par les vents :
La grande nuit berçait dans les plis de sa robe
Tous les sacrifiés, tous, morts et survivants.

Toute âme est, par un fil, liée aux autres âmes,
Tout siècle se dévoue aux avenirs humains :
« Si personne ne meurt pour vous, disaient les femmes,
Que seront, chers petits enfants, vos lendemains? »

Et la Charité, vierge un instant oubliée,
Résistait par le glaive à des soldats-bourreaux ;
Et, fière de souffrir, la vierge émerveillée,
En frémissant d'orgueil, enfantait des héros.

L'attaque des démons suscite les archanges ;
Saint Michel domptera le dragon renaissant ;
Et les justes noieront, en tombant par phalanges,
Les feux d'enfer sous le déluge de leur sang.

Monceaux de cendres écroulées,
Pâles restes de l'Art divin,
Les spectres des villes brûlées
Se lèvent en criant : « Louvain! Louvain! Louvain! »

Et Louvain, cœur de la Belgique,
Ville en cendre, brasier fumant,
Louvain jeta son cri tragique
Qui vibrera dans le monde éternellement :

— « Je fus un des temples du Livre ;
J'enseignais l'amour et la foi.
Ces divines raisons de vivre
Faisaient vivant le Livre et respiraient en moi.

O feuillets frémissants des bibles,
Des savants vous ont lacérés !
Et des philosophes horribles
Ont brûlé votre temple et vous, livres sacrés !

Jadis le brutal Alexandre,
Poète, épargnait ta maison :
Les barbares ont mis en cendre
Le Livre, art, poésie, ou science et raison !

Tout, bibliothèque et musée,
La beauté pure des esprits,
Idéale et réalisée,
S'ils ont tout saccagé, c'est qu'ils n'ont rien compris. »

Le feu fume, la cendre vole....
Le livre se consume en vain :
On ne brûle pas la Parole
Qui se lève, éternelle, et va criant : Louvain ! »

Alors le Fer, dans les entrailles de la terre,
Ou sur l'enclume, au choc rythmé des lourds marteaux,
Cria, frère moins beau de l'or que rien n'altère :
— « Mes services m'ont fait le prince des métaux.

« Fier de l'homme que je seconde,
Je suis le métal souverain :
J'ouvre la blessure féconde
Par où le sol reçoit le grain.

Caressé, poli par la terre,
Je luis comme un astre ; et, par moi,
Par mon labeur élémentaire,
Sont nourris le pauvre et le roi.

J'ai taillé la colonne auguste
Qui soutient le temple des dieux ;
J'ai fait la statue ou le buste
Des héros les plus radieux.

Sûr dompteur d'aveugles colères
Ou d'injustes rébellions,
J'ai fait, devant les belluaires,
Ramper l'orgueil des grands lions.

J'ai ceinturé l'orbe du monde
A travers monts, mers et forêts ;
Dans mes réseaux, la terre ronde,
Est comme un ballon dans des rêts ;

Et les vallons qu'enjambe une arche,
Et les fleuves aux larges eaux,
Voient les hommes à lourde marche
Vaincre les ailes des oiseaux.

Un jour, la terre, traversée
D'un fil qui passe sous la mer,
N'aura qu'un cœur, qu'une pensée,
Et c'est grâce aux vertus du Fer !

Et moi, moi qui donne à la terre
Ces gages d'un destin meilleur,
Je vois mon œuvre salutaire
Servir la haine et le malheur.

Poignée en croix, je fus l'Épée,
Glorieuse au temps féodal,
Mais l'homme, qui m'avait trempée,
Renie aujourd'hui Durandal.

Il préfère à l'arme qui brille,
Noble et loyale sous le ciel,
L'aveugle et secrète torpille
Ou le gaz pestilentiel.

Déjà les hauts faits de naguère
Ont rejoint ceux des beaux tournois ;
Le guet-apens, voilà la guerre
Que conduit l'espion sournois ;

Je fus cuirasse ciselée,
Je fus casque au cimier hautain....
Je pleure ma gloire en allée,
L'éclat de mon premier destin !

Je pleure, moi qu'on dit sans âme,
Le temps où Dieu parlait aux rois,
Les siècles où l'Épée en flamme
Régnaît, — alliée à la Croix. »

— « Glaive aux mains du héros, coudre dans la charrue,
Toi qui fus de tout temps mon meilleur compagnon,
Fer, par qui la beauté du monde fut accrue,
Sois encor, lorsqu'il faut qu'elle soit secourue,
L'acier de la torpille affreuse et du canon.

Tue! et sois, pour l'instant, sans pitié; moi, je saigne;
Mais le vrai dévoué ne veut pas qu'on le plaigne;
Défendons-nous : mon rêve et le tien sont si beaux!
Dieu viendra. Pour tous ceux qui préparent son règne,
Sculpte une gloire ailée au fronton des tombeaux.

Quand nous aurons vaincu le peuple des voraces,
Ces lourds buveurs de sang gorgés d'immonde chair,
Alors nous forgerons les dernières cuirasses;
Et toi, le dernier glaive aux mains des nobles races,
Tu seras pour toujours le Droit, Ame du fer! »

Dans leur antre, au pied des montagnes,
Les lions, ces rois généreux,
Les grands lions et leurs compagnes,
Étonnés, se disaient entre eux :

— « Oui, des rois, c'est ainsi qu'on nomme
Les lions, pour leur majesté,
Et parce que, plus forts que l'homme,
Ils sont les forts sans cruauté.

La faim seule en nous est cruelle ;
Nous devons en subir la loi ;
Mais nous abattons la gazelle
Sans jouer avec son effroi

Poussés par les lois infinies,
Dieu seul connaît pour quelle fin !
C'est sans nous plaire aux agonies
Que nous mangeons à notre faim.

On nous nommait les magnanimes....
Mais voici que, couvert de sang,
L'homme, chargé de tous les crimes,
Jouit des pleurs de l'innocent.

Il n'est donc plus le digne maître
Des lions, jadis si vantés;
Qui donc alors va reconnaître
Nos titres et nos majestés?

Pourtant, restons ce que nous sommes.
En restant les seuls généreux,
O lions, plus beaux que les hommes,
Nous régnerons sur eux — contre eux. »

— « Non, non, vous n'êtes rois que si l'homme vous nomme.
Demeurez sans mépris et sans rébellion,
Fauves ! ne niez pas les mérites de l'homme :
Lequel de vous est mort pour sauver un lion ?

Moi, je meurs pour servir l'immortelle lignée
De ceux qui, comme moi, servent l'homme idéal,
Lions ! — Et je bénis votre race indignée
Qui rapproche du cœur des hommes l'animal.

Votre Dieu, c'est celui qui brise le superbe
Et qui vous imposa de respecter Daniel.
Mon Dieu, c'est l'éternel sacrifié, — le Verbe,
Plus fort que le lion et plus doux que le miel.

Apprenez à lécher mon sang pur sans le boire,
Afin que mon esprit et mon cœur soient calmés,
Lions ! Soyez l'amour qui dédaigne la gloire.
Léchez ma plaie affreuse, et vous serez aimés. »

Le feu gronda :

— « Quand l'homme eut capté la lumière,
Éclair de deux cailloux heurtés,
Dans cette étincelle première
Il conquit toutes mes clartés.

— « Ce petit feu brille et pétille :
Fais luire mon bois, petit feu. »
Et, premier groupe, la famille
Vit en moi plus qu'un être : un dieu.

L'homme adora ma claire flamme
Qui réjouit en réchauffant ;
Et je fus gardé par la femme,
Et je fus chéri par l'enfant.

Ces êtres vivaient de chair crue :
J'ai cuit ce premier aliment,
Puis leur faim, par moi secourue,
Connut la saveur du froment.

Je fus le consolant mystère,
Le premier élément soumis,
Et j'ai su donner à la terre
Les bonheurs que j'avais promis.

Si le fer, qui tue et qui blesse,
Laboure, — c'est que, lui si fier,
Prend, à mon gré, de la souplesse ;
Et je suis le maître du fer.

Dans l'espace, aux sources natales,
C'est moi l'étoile et les soleils ;
On m'avait donné des vestales
Pour garder mes autels vermeils.

Je suis la charité, le phare :
Sous les ouragans, dans la nuit,
Je montre au bateau qui s'égare
Le récif mortel — qui reluit !

Quand je flambais en incendies,
Feux du traître ou de l'imprudent,
Des sauveurs aux âmes hardies
Attaquaient mon courroux grondant.

« Sauvez l'enfant ! le vieux ! les femmes ! »
Et, béni des peuples émus,
Un sauveur mourait dans les flammes,
En héros, — pour des inconnus !

Et maintenant la guerre allume,
Partout, des villages entiers !
Le globe est un volcan qui fume,
Un seul champ d'immenses brasiers !

Et moi le foyer, moi le phare,
Je vois, battu par d'affreux vents,
L'homme, pris de fureur barbare,
Nourrir mes feux de corps vivants !

...Puisque l'homme, ami des désastres,
Déchire les pactes conclus,
Éteignez-vous, clartés des astres !
L'homme ne vous mérite plus. »

— « Foyer resplendissant, j'ai défendu ta flamme.
Ne nous maudis pas tous, ô feu mystérieux !
On n'éteindra jamais cette étincelle : l'âme,
Ni l'éclair de l'esprit que l'homme a dans ses yeux.

Pour la famille, pour l'époux et pour la femme,
Pour l'enfant, dont j'entends les pleurs et les clameurs,
Ce que j'ai défendu surtout, c'est bien ta flamme :
C'est le Foyer ; c'est pour le Foyer que je meurs. »

— « Nous, la matière, nous, les éléments, les choses,
Qui faisons quelquefois du mal sans le vouloir,
Intelligences mal écloses,
Sans idéal et sans devoir,

Nous subissions pourtant l'influence des âmes ;
L'homme nous dirigeait, nous étions dans sa main,
Nous éclairions de vives flammes
Son ciel, sa maison, son chemin.

Nous étions la matière, aveugle, mais soumise ;
Nos foudres pénétraient, en magiques éclairs,
La vie inconnue, — et surprise
Jusqu'au fond du palais des mers.

Nous avons aboli la distance et l'absence ;
L'opacité fondait en spectres radieux ;
L'homme, aidé de notre puissance,
Était presque l'égal des dieux.

Nous étions les moyens, au lieu d'être l'obstacle ;
Toute nuit devenait, par nous, source de jour.

Maitre de l'heure et du miracle,
L'homme nous menait à l'amour.

Notre force en était sourdement réjouie ;
Vaincue, elle prenait de leur âme aux vainqueurs.

Une double vue éblouie
Percevait l'unité des cœurs.

Et, lorsque, lentement, se faisait sur le globe
Un bien-être nouveau, par la sécurité,

Voilà que le sol se dérobe
Aux pieds de l'homme épouvanté.

Et c'est lui qui sous lui creuse un horrible abîme !
Qui détourne, de ses beaux destins, — l'élément !

Lui qui nous enseigne le crime,
Lui que la matière dément !

Mais tout veut l'unité ; toute vie est lumière ;
Le radium promet ce que le cœur rêva :

La vie, en sa source première,
Est une lumière qui va.

Vous ne l'éteindrez point, l'étincelle éternelle ;
Vous ne la noierez pas dans vos poisons de mort.

L'infini, qui réside en elle,
Fera votre éternel remords.

Où donc est-il, celui qui mêle à nos mystères
La souffrance et l'horreur, dont nous ne voulions plus,
Et fait, de nos gaz délétères,
Sortir des maux qu'il a voulus? »

« Où se cache-t-il donc celui-là? Qu'il paraisse! »

Ce menaçant appel gémissait dans le vent.

Alors le cri lointain d'une angoisse en détresse
Traversa tout le ciel, du couchant au levant.

« Je ne l'ai pas voulu! », proférait le coupable.
« Je ne l'ai pas voulu! » répétait-il plus bas.

Et l'univers cherchait le spectre lamentable
Qu'on entendait partout, mais qu'on ne voyait pas.

Et le Sacrifié, dont les formes géantes
Portaient tous les blessés en elles, tous les morts,
Jetait, avec le sang des blessures béantes,
Les malédictions qui seront les remords.

Mais les soupirs, les grands appels et les longs râles,
Les cris de l'homme-enfant vers les foyers lointains,
Tout se tut — quand la voix des hautes cathédrales,
Éleva dans le ciel l'angelus des matins.

— « L'avenir à nous se révèle.
Derrière l'horizon, d'où monte une clarté,
Une Jérusalem nouvelle
Accueille avec des fleurs un Christ ressuscité.

En vain, les Attila, fauves à forme humaine,
En rugissant de haine ont brisé nos autels...
L'homme s'agite, mais, après tout, Dieu le mène,
Et nous symbolisons des rêves immortels.

Déjà, le feu du ciel éteint le feu des torches ;
Le canon nous a fait un inutile affront ;
Nous croulons, mais les saints, qui surmontent nos porches,
A jamais, dans le feu fumant, resplendiront.

Pour la deuxième fois, Jeanne, au milieu des flammes,
A levé ses regards vers le ciel imploré ;
Mais, tels que des dragons rampants, les feux infâmes
Se tordent sous le fer de l'étendard sacré.

Un des bras de la croix, abattu, gît par terre ;
Mais l'autre a retenu, pour qu'il soit vu de loin,
Cloué par une main, un grand Christ solitaire,
Dont le bras libéré prend le monde à témoin.

Nos nefs, nos tours, ne sont que de fumants décombres.
Le barbare avait cru frapper la France au cœur,
Jusque dans le passé tuer les grandes ombres,
Mais nous, spectres de Dieu, nous savons Dieu vainqueur.

Et les vents, accourus du fond de la nuit noire,
En traversant les ciels de Reims et de Paris,
Changeant leurs longs sanglots en *Te Deum* de gloire,
Font une harpe d'or de nos plaintifs débris.

On ne peut pas brûler avec d'immondes flammes
L'esprit pur qui broda nos dentelles à jour ;
Les vides en sont pleins de la lueur des âmes ;
Nos rosaces en feu sont des soleils d'amour.

Nous sommes les abris des pâles multitudes,
Des mendiants d'amour qui cherchent leur chemin,
N'ayant trouvé partout que sentiers longs et rudes,
Et l'âpre goût du fiel à tout breuvage humain.

Chacun porte sa croix, sa misère ou ses doutes ;
Nous allégeons chacun du faix qu'il a porté :
Et toutes les douleurs, nous les apaisons toutes,
Les unes par la foi ; d'autres, par la beauté.

Nous leur ouvrons le seuil des visions suprêmes ;
Et quand nos flèches crouleraient sous le canon,
Toutes, — on les verrait, renaissant d'elles-mêmes,
Remonter vers Celui qui n'a dit que son nom.

La sphère est libre et suit les routes inclinées ;
Au pôle irrésistible et fixe court l'aimant ;
Attiré par l'appel secret des destinées,
Le monde, au but divin, s'en va fatalement.

Or l'homme traversait l'heure d'indifférence....
Les monstres ont surgi, l'homme s'est réveillé.
L'amour et l'union transfigurent la France,
Qui respandit aux yeux du monde émerveillé.

Les peuples, réunis pour la lutte dernière,
Ne renonceront plus au nécessaire accord.
Tout un ordre nouveau naîtra sous la lumière
Qui nimbe les martyrs et qu'allume la mort.

On ne trouvera plus une place sur terre
Où, par leur sang, le mot de paix ne soit écrit ;
Ainsi s'accomplira le suprême mystère :
Le royaume de Dieu fondé par Jésus-Christ.

L'avenir à nous se révèle :
Derrière l'horizon, d'où monte une clarté,
Voici le Christ ressuscité
Et la Jérusalem nouvelle. »

Les Cathédrales, noirs profils sur les cieux sombres,
Sans tours, sans clochers, tels des vaisseaux démâtés,
Consolaient, en pleurant sur nos calamités,
L'âme des siècles morts, errant dans les décombres.

Seul, le sang des vitraux, dans la nuit sans couleurs,
Rutilait; un vent noir, dans les orgues profondes,
Pour avoir traversé la misère des mondes,
Transformait le décombres en harpe de douleurs.

Et Celui qui savait et voulait salulaire
Chaque douleur de ses grands membres mutilés,
Répondait en esprit, pour tous les immolés
Couchés, les bras en croix, sur l'orbe de la terre....

— « Quand ma raison raillait le rêve de la foi,
Dans les temps où j'aimais les archanges rebelles,
Hautes maisons de Dieu, si vieilles et si belles,
Même alors, vos clochers vibrants priaient pour moi.

Ma foi dans vos beautés, c'est la prière encore ;
Et c'est pourquoi, vivant ou mort, je vous défends,
Vous qui vîtes prier mes aïeux tout enfants,
Sous l'éclair des vitraux irradiés d'aurore.

Les rayons ne sont point l'astre ; il flambe, au milieu
Des faisceaux divergents jaillis du centre en flamme ;
Mais un rayon suffit à mettre un ciel dans l'âme,
Et, même sans la foi, l'amour, c'est encor Dieu.

Témoins croulants de nos croyances ancestrales,
Devant vous, autels morts, j'ai plié les genoux...
Dans votre écroulement, priez encor pour nous,
Maisons du sacrifice éternel, Cathédrales !

Que serait le présent, sans votre beau passé?
Nous ne saurions, sans vous, être ce que nous sommes ;
Sans votre élan vers Dieu, nous serions moins des hommes ;
Et c'est pour avoir cru que nous avons pensé.

« Je suis la voie, a dit le Christ, je suis la vie. »
Celui qui nous montrait, pas à pas, son chemin,
Quand, tout petits enfants, il nous tenait la main,
Nos yeux l'ont oublié, mais sa trace est suivie.

C'est bien pourquoi l'abîme a vomi ces démons
Qui voudraient dominer princes et républiques,
Et qui, dans la beauté des vieilles basiliques,
Veulent anéantir tout ce que nous aimons.

Mais, ô Crucifié, notre éternel exemple,
L'ostensoir luit toujours dans notre cœur fervent ;
Et notre amour, dressé vers ton ciel, Christ vivant,
Est plus indestructible et plus haut que ton temple.

Nos peuples ont prouvé qu'ils t'aiment, qu'ils sont tiens
Fondé sans ton amour, tout empire est fragile.
Or, nous, qui n'avons pas renié l'Évangile,
Même affranchis de toi, nous restons les chrétiens.

Les océans sanglants furent nos eaux lustrales ;
Le sacrifice pur nous a régénérés ;
Et, morts, nous chanterons les Te Deum sacrés
Sur l'orgue saint des renaissantes cathédrales.

Car déjà luit le jour des triomphes certains ;
Nos escadres le voient flamber dans leurs sillages ;
Le coq de fer le chante aux clochers des villages,
Où sonne l'angelus du plus beau des matins. »

Le Dévoué, tentant de changer d'attitude,
Se hissa sur un coude, et la terre en trembla....
Il vit alors venir, étrange multitude,
Des bêtes, dont beaucoup s'abattaient  a et là.

Disparate troupeau d'animaux domestiques,
Chiens et chevaux, brebis et bœufs, de toutes parts,
Fuyant les toits en flamme ou les enclos rustiques,
Couraient, large torrent fait de groupes épars.

La guerre ! Ils fuyaient tous, en hordes lamentables,
Les ronflements du feu, les vacarmes du fer,
Qui faisaient un enfer des pr s et des  tables...
Ils fuyaient au hasard l'homme, l'ami d'hier.

Puis, quand ils se croyaient sortis de la tourmente,
Tous s'arrêtaient pensifs, tristes, baissant le cou,
Pauvres êtres, en qui naissait une  me aimante,
Et que l'homme inhumain trahissait tout-à-coup.

En cercle, les chevaux, rapprochant leur misère,
Naseaux contre naseaux, semblent tenir conseil ;
L'un deux, parfois, troublant le cercle qui l'enserre,
Jette un cri, qui provoque au loin un cri pareil.

L'agneau bêlait sa plainte aux mères éloignées,
Le chien, gardien sans maître, aboyait au perdu,
Les bœufs songeaient, baissant leurs têtes résignées,
Au bon foin, désormais vainement attendu.

-- « Hier encor, dans les enclos, dans les étables,
Calmes, nous attendions les heures du travail,
Quand des hommes, avec des cris épouvantables,
Ont désolé la crèche et traqué le bétail.

Nous aimions le bon maître en compagnons dociles,
Son joug sur notre front, son harnois sur nos dos,
Hélas! et nous n'avons plus l'ami, plus d'asiles,
Nous, traceurs de sillons et traîneurs de fardeaux.

Dans l'ordre quotidien de nos crèches soignées,
Nous regardions le foin comme un signe d'amour;
Comme un signe de paix, les toiles d'araignées,
Qui pendaient du plafond dans un frais demi-jour.

Tout a croulé, tout a brûlé, la guerre gronde.
Nous servions volontiers l'homme, meilleur que nous.
Aux heures de repos, devant ce roi du monde,
Nous nous couchions, pliant sous nos flancs nos genoux.

Nous avions confiance en la prudence humaine ;
Nous revenions vers l'étable, seuls au besoin.
Le soir, un pâtre enfant nous ramenait sans peine,
Et nous aimions son toit reconnu de bien loin.

Ils ont changé les socs en épieux dans la forge,
Ils se mordent entre eux, comme des chiens jaloux,
Et ne vont plus, cherchant à se prendre à la gorge,
Qu'en troupeaux dévorants comme en hiver les loups. »

Pour dire le regret qu'ils ont des champs du maître,
Chevaux et bœufs, brebis et vaches, confondus,
Vers l'horizon, où l'on aura la paix peut-être,
Tout hennit, bêle, et tout mugit à cous tendus.

Puis, sous l'éclair, rouge et tremblant, des incendies,
Sous les canons, — muets tantôt, pour un moment, —
Bœufs, chevaux et moutons, sur leurs jambes roidies,
Recommencent à fuir, à fuir éperdûment.

Sous leurs mille galops, la plaine au loin frissonne,
Palpitant à coups sourds comme un tambour voilé....
Et le clocher voisin, pendant que l'heure sonne,
Sous le tonnerre des canons tombe écroulé.

— « Chers amis, qui m'avez aidé dans mes conquêtes
Contre les éléments, jour par jour combattus,
Je vous plains; pardonnez à l'homme, nobles bêtes,
D'avoir ses passions sans avoir vos vertus.

Vous, que Jésus enfant caressa dans l'étable,
Toi, bœuf laborieux; toi, l'âne patient,
Vous que laisse éperdus la guerre épouvantable,
Pardonnez sa démente à l'homme inconscient.

Petit agneau bêlant, qui figurais naguère
Jésus lui-même et les candeurs des temps passés,
Cheval qu'il associe à ses travaux de guerre,
Chien fidèle, bon chien, secourable aux blessés,

Pardonnez aux humains leur fureur inhumaine,
Leur oubli de l'amour et des pactes conclus....
Les malheurs médités par la force germaine
Passeront avec elle; on ne les verra plus.

Chers animaux, chevaux de trait, bêtes de somme,
Sachez bien qu'envers vous j'ai fait tout mon devoir,
Et que, pour vous, ô les meilleurs amis de l'homme,
Je suis tombé devant la crèche et l'abreuvoir.

Lorsque vous reviendrez vers vos chères prairies,
Vous saurez mon amour, ô bétail innocent,
Car je serai sous terre, et les herbes fleuries
Vous nourriront de mon esprit et de mon sang. »

Et, pendant qu'au milieu des cris on s'entr'égorge,
Le Dévoué, qu'émeut, même au fond de ses maux,
L'exode épouvanté des humbles animaux,
Entend l'appel touchant d'un petit rouge-gorge.

L'oiseau, qu'aima Jésus en croix, vient à son tour
Consoler le grand cœur de celui qui console ;
C'est le balbutiement qui comprend la parole ;
Et l'instinct de pitié, la volonté d'amour.

Tonnerre des canons, crépitement des balles,
Tous les sommets lointains sont des volcans fumants ;
On entend la mort vivre et souffler en rafales.
Le globe a tressailli de mille écroulements.

Sous l'horizon, au bord des forêts arrachées,
Des soldats, décidés à tenir jusqu'au bout,
Et les pieds sur des morts au fond de leurs tranchées,
Dans ces tombeaux, creusés par eux, meurent debout.

Sur des tiges de feu qui jaillissent de terre,
Des astres tout à coup montent épanouis,
Écrivant en plein ciel un ordre militaire,
Signal de mort, qui tient les regards éblouis.

Et l'on dirait qu'en blocs de fer — tout le ciel tombe.
L'obus, plus grand qu'un homme, accourt, tonne en crevant ;
Et, sous sa masse, il ouvre une effroyable tombe
Où plus d'un héros glisse, enterré tout vivant.

On meurt, on meurt, on souffre, on meurt, on souffre, on crie ;
Tout est colère, horreur, terreur et hurlement...

La grenade est lancée, et l'attaque en furie
Bondit vers la tranchée adverse, brusquement.

La baïonnette va, revient, et pique, et troue,
Crève des flancs, des cœurs, et des yeux convulsés....

On souffre, on crie, on meurt, dans le sang, dans la boue ;
Et, satisfaits, les morts dorment sous les blessés.

O paix des champs ! patrie ! ô moissons, ô vendanges !

La moisson est de chair, la vendange est de sang.

Est-ce un homme, est-ce un dieu qui veut ces maux étranges,
Et terrasse le faible, et punit l'innocent ?

L'esprit d'amour a plaint les animaux en fuite.
Mais voici des humains chargés de plus grands maux,
Foulant leur vigne en fleur et leur moisson détruite,
Menacés et fouaillés comme des animaux.

— « Nous, savez-vous à quoi l'ennemi nous destine?
Quand il marche à l'attaque, il nous pousse en avant
Pour faire de nos corps son bouclier vivant!
On fusille celui de nous qui se mutine.

Nous tremblons moins devant le fusil ennemi
Qu'à revoir les soldats de la patrie aimée.
Nous sommes de la chair à canon, désarmée ;
Un mur en marche, et qui saigne et souffre, et gémit.

Les survivants, au gré de leurs bourreaux sans âme,
Exilés, déportés, esclaves prisonniers,
Tels des nègres aux mains des anciens négriers,
S'en iront sous le fouet vers l'Allemagne infâme.

Adieu, dans les cités aux trottoirs peuplés,
La lente promenade et la rencontre amie.
Le soldat vil, dont nous subissons l'infamie,
Nous ramène aux horreurs des siècles-fabuleux.

Et nous avons cru vivre en un temps de clémence,
Où le monde oublierait à jamais la terreur !
Et c'est sur l'ordre sans appel d'un empereur
Que, hideux d'être un mort, le passé recommence !

Aussi, quand nous verrons les nôtres, atterrés,
Vaincus par leur pitié, le regard plein de larmes,
Hésitants devant nous, prêts à baisser leurs armes :
« Frères, leur dirons-nous, n'hésitez pas : Tirez ! »

Ainsi pleurent des gens de France et de Belgique....

Ils passent, disparus dans une ombre tragique
Où l'inutile amour de leur pays les suit.

Un autre groupe, alors, émerge de la nuit.

— « Nous fuyons la patrie et nos douces campagnes,
Nous allons vers l'exil, front bas, courbant le dos,
Avec la faim, la soif et la mort pour compagnes,
Et portant nos néants comme de lourds fardeaux.

Quand nous avons quitté la petite patrie,
Plus d'une mère est morte au bord du vieux chemin ;
Nos petits, qui tétaient la mamelle tarie,
Sont morts, en la pressant encore de la main.

Mon chien boiteux me suit vers la terre inconnue ;
Ma vache est familière et ne m'a pas quitté ;
Mais voyez mes haillons fangeux et ma chair nue...
J'étais riche et je suis vêtu de pauvreté.

Beaucoup sont plus que moi pauvres et lamentables ;
Où seront-ils demain ? où serons-nous ce soir ?
Et devant quel foyer paisible, à quelles tables,
Pourrons-nous nous chauffer une heure, et nous asseoir ?

Nous n'osons plus porter nos regards en arrière,
De peur de voir, au loin, flamber notre maison ;
Et nous sommes des cœurs malheureux en prière,
Dont nul Dieu n'entend plus la plaintive oraison. »

Ils disent. Au regard du troupeau qui se traîne,
Un vieux prêtre apparaît qui, devant un autel,
Debout, murmure un chant que l'on entend à peine,
Plainte expirante, en qui vit un sens immortel.

Immobile, tout un régiment, sous les armes,
A son chant rituel répondait par instants ;
Sous l'orage, ainsi chante une forêt en larmes ;
Et la plainte semblait venir du fond des temps.

C'était la triste voix des steppes en automne ;
Elle venait du fond des siècles infinis ;
Et comme elle était lasse et lente, — monotone,
Elle était fraternelle au cœur lourd des bannis.

Après un cri léger, doux comme une caresse,
Une imploration se répétait toujours :
« Oh ! — regardez, Seigneur... Oh ! — voyez ma détresse !
J'ai faim, j'ai soif, Seigneur, venez à mon secours. »

Et tout le régiment, à voix lourde et profonde,
Le front nu, l'arme au pied, chantait sans fin, tout bas,
Sur un rythme obstiné, l'appel secret du monde :
« Je viens à vous, Seigneur, ne vous détournez pas. »

Et dans ce même appel, qui tombe et se relève,
Tout pleurait : les forêts que torturent les vents ;
Tout : les fleuves, les mers mourantes sur la grève,
La poussière des morts et la chair des vivants :

« Seigneur ! la pitié crie et ne peut plus se taire.
Ferez-vous pas, sur nous, revenir vos bontés ?
Jamais, en aucun temps, on n'a vu sur la terre
Fondre à la fois tant de malheurs immérités ! »

La France, la Russie et l'Angleterre — et Rome,
Chacune ainsi priait pour soi, toutes pour l'homme.
Pourtant, plus que jamais, le sang pur ruissela,
Car un prince, de tous les empereurs le pire,
 Imposait, dans tout son empire,
 Aux soldats que lui seul inspire,
Ce mot d'ordre inouï : « SOYEZ DES ATTILA !

« Quand je commande, Dieu m'assiste :
Frappez et massacrez ! Brûlez qui vous résiste !
On peut vaincre, soldats, par la seule terreur ;
Que la terreur partout vous précède et vous suive ;
Où vous êtes passés, que plus rien ne survive !
 C'est l'ordre de votre empereur.

« Assez des combats loyaux de naguères,
Des générosités qui prolongent les guerres !
Le crime est beau qui fait les criminels vainqueurs.
Restaurez l'esclavage, aggravez la torture !

La guerre sans pitié, c'est la loi de nature :
Allons, tigres, mordez à même dans les cœurs !
Tout homme qui, soldat, montre une âme attendrie
Doit être appelé lâche et traître à sa patrie. »

Alors, le Dévoué, tourné vers le levant :

— « Pour longtemps, sur la terre, ils ont tué la joie ;
Ils sont la bête fauve, et nous sommes la proie...
O Christ ressuscité, mort et toujours vivant,
 Tu sais, toi, que la France, en elle,
 Défend ta parole éternelle :
Elle est l'amour. Je meurs en la servant. »

Or, tandis que déjà la chair du sacrifice
Goûte en repos l'amour du monde racheté,
Un spectre, sans espoir que son malheur finisse,
Entre dans les chemins de son adversité.

Sentant son casque d'or, que cercle une couronne,
Vaciller, — il y porte une tremblante main.
Il jette un long regard sur ce qui l'entourne :
Des membres morts sont les pavés de son chemin.

Partout des yeux, dont le regard perce son âme,
Brillent dans la poussière où se posent ses pieds ;
Partout des doigts tendus le montrent comme infâme ;
Son peuple est un hideux enfer d'estropiés.

Contre les gaz mortels chaque homme ayant un masque,
Il se croit entouré de loups à corps humains ;
Par moments l'aigle d'or qui frémit sur son casque,
S'il y porte les mains lui dévore les mains.

Le sang de tous les morts sous lui frissonne et crie....
Pas un pouce de terre où des sacrifiés
N'aient versé tout leur sang, chacun pour sa patrie ;
Et, vie et mort, tout lui refuse les pitiés.

Et comme l'élément, les choses et la bête,
Ont compris les répons du Martyr infini,
Leur réprobation, qui s'élève en tempête,
A chassé devant elle et courbe le Honni.

LES MONTS : Comme à nous-même, aux aigles, nos compagnes,
Ravisseuses d'agneaux, tu parais odieux ;
Car l'amour a touché les rochers des montagnes
Sans entrer dans ton cœur ni réjouir tes yeux.

LES FORÊTS : Fou sanglant dont l'âme est carnassière,
O maudit des lauriers, sois maudit des cyprès !
Le bois de ton cercueil, pour vomir ta poussière,
Se souviendra qu'il eut notre âme de forêts.

LES BÊTES : Toi qui veux toi-même qu'on te nomme
Du nom dur d'Attila fléau des nations,
Va, maudit par la mère et les petits de l'homme,
Demander de t'absoudre aux enfants des lions !

LA MATIÈRE : En voulant qu'on gémisses et qu'on saigne,
En courbant sous l'horreur les âmes et les corps,
Tu défias un monde où l'Évangile règne ;
Entre l'esprit et nous, tu nias les accords.

LOUVAIN : Tu connaîtras la vengeance du Livre.
Les poètes, dont le verdict est souverain,
Te voueront aux mépris dont plus rien ne délivre
Quand le style est d'acier et la page d'airain.

LE FER : Toi qui souillas la Belgique trompée
Et ne sais que trahir et tuer sans péril,
Rends-moi, prince félon, ton fantôme d'épée,
Toi qui traitas l'honneur sacré de chiffon vil!

LES FLEUVES : Poursuivi par le peuple des veuves
Qui voudrait lapider ton spectre gémissant,
Tu pencheras ta soif horrible sur les fleuves :
Nous prendrons la couleur et la saveur du sang.

L'OCÉAN : Sur tes mains, égorgeuses de foules,
Quand rouleraient mes flots sans fond, prince inhumain,
Tout le sang de ton crime empourprerait mes houles,
Sans pouvoir effacer la tache de ta main.

LES CATHÉDRALES : Roi, le monde te renonce.
Tu n'auras plus le feu, plus de pain ni de sel ;
Quand tu les mendieras, Dieu fera sa réponse
Par l'inertie et le silence universel.

Toutes ces voix suivaient le tragique fantôme,
Car les temps de terreur étaient bien révolus;
Et celui qui voulut l'univers pour royaume
Cherchait partout le monde et ne le trouvait plus.

Le monde était changé. L'humanité, meilleure,
Révélait sa splendeur dans chaque homme mourant ;
Chacun d'eux, dévoilant sa gloire intérieure,
Rayonnait d'un amour que, seul, l'amour comprend.

Comment trouver ce qu'on cherche, sans le comprendre ?
Qui veut trouver l'amour doit l'avoir éprouvé.
Le monde, las des maux qu'en lui la haine engendre,
Ne peut créer l'amour que pour l'avoir rêvé.

L'humble, qu'il transfigure, orgueil jadis et haine,
En marche vers l'amour, le conquiert pas à pas ;
Et le Roi qui n'a rien de la tendresse humaine
Cherche partout le monde et ne le trouve pas.

Le sang du Dévoué sans nom, martyr des crimes,
Là, coulait fleuve ; ici, grondait en océan ;
Le monde n'était plus que l'âme des victimes
Où l'aveugle de cœur ne voyait que néant.

Devant cet univers qui maudit et qui saigne,
Son orgueil défailloit dans un suprême effroi ;
Il comprit que lui-même il avait clos son règne,
Et que le monde a pour jamais un autre roi.

Le grand Sacrifié gisait toujours dans l'ombre
Et le Banni, partout retrouvant ses regards,
Posant partout le pied dans ses traces sans nombre,
Partout heurtait du cœur les grands membres épars.

— « Moi qui suis en un seul tout ce qui souffre et pleure,
Dit le Martyr, je meurs ; la terre me reprend ;
La paix du monde approche ; elle vient ; c'est mon heure ;
Sois aussi malheureux que ton crime fut grand. »

Il dit. Sa grande forme, avec lenteur dissoute,
Comme fond un amas neigeux sur les sommets,
Se résorbant dans la terre, y disparut toute,
Mais son âme, dans la clarté, règne à jamais.

Voici. Toute la terre étant comme arrosée
Par le sang, mais aussi par l'âme du Martyr,
Qui l'imprégnait, fluide, en flamme extravasée,
Le bon grain du froment germa, prêt à sortir.

La poussière du corps immense était féconde ;
Les prés s'en nourrissaient ; la forêt s'en nourrit ;
Tout prenait de son âme ; et la sphère du monde
Fut la masse que meut la force de l'Esprit.

Puis, lorsque la moisson fut haute entre les vignes,
Quand les taillis nouveaux, bien verts, bien droits, épais,
Bercèrent les doux nids pleins d'oiseaux, — à ces signes,
L'homme goûta vraiment des prémisses de paix.

Quand le sommet des monts revit l'aube première.
Il parut rayonner un feu sorti de lui,
L'esprit de sacrifice étant une lumière
Qui par-dessus la mort éternellement luit,

Quand le souffle de paix se leva dans l'aurore,
Il raconta d'abord aux grands blés assoupis
Puis aux raisins gonflés et que le soleil dore,
La gloire de la vigne et celle des épis.

Des blés aux pampres verts et de plaine en montagne,
Court une émotion que la brise transmet ;
Et le bruit de la mer qui s'exalte, accompagne
La chanson de la plaine et l'hymne du sommet.

O Terre, gloire à toi ! l'amour t'a pénétrée ;
La chair du Dévoué t'a fait un cœur humain ;
La matière a connu qu'elle est chose sacrée
Et porte en soi l'esprit qu'elle sera demain.

Hosannah ! tous les morts, avec des âmes neuves,
Revivent plus parfaits en des vivants nouveaux...
Que vous voilà grandis, petits enfants des veuves !
Sur la tombe des morts reprenez leurs travaux.

Rebâtittez plus hauts le palais et le temple ;
Mettez un battant d'or dans la cloche d'airain ;
Nos héros, qui seront votre immortel exemple,
Sont morts pour que le Cœur gouverne en souverain.

Écoutez bien en vous la volonté des tombes :
Travaillez ; recréez sans fin de la beauté...
Mais contre le vautour gardez bien vos colombes,
Pour que le monde ne soit plus ensanglanté.

Sous un arc triomphal fait avec des épées,
Gardez la vierge en fleur et le petit enfant.
La Force avait conquis des gloires usurpées :
Tiens-la bien sous ton glaive, Esprit, seul triomphant!

Gloire à toi, sainte paix ! mais, sois la paix altière :
N'accepte aucune honte et gronde au moindre affront ;
Et fleuves, monts et mers, heureux d'être frontière,
Feront le juste orgueil des fils qui nous viendront.

AU SOLEIL DE SOLLIÈS-LE-VIEUX,
VILLE JADIS, DÉJÀ RUINE,
QUE, DEPUIS NEUF CENTS ANS, DOMINE
SON ÉGLISE, TÉMOIN FIDÈLE ET PRÉCIEUX
DES TEMPS DE PRIÈRE ET DE DISCIPLINE ;
AU MILIEU DES GRANDS MURS CROULANTS ET FAMILIERS
QU'AVAIENT BÂTIS SUR LA COLLINE
LES TEMPLIERS ;
AU PIED DE LA MAISON DIVINE
QUE TOUCHE MON HUMBLE MAISON,
DEVANT LES BEAUTÉS D'UN VASTE HORIZON,
CE POÈME, QUE SYMBOLISE
MA PETITE MAISON APPUYÉE A L'ÉGLISE,
CE TESTAMENT D'AMOUR FUT RÊVÉ, FUT ÉCRIT,
L'AN TROISIÈME DE LA GRANDE GUERRE FRANÇAISE
ET L'AN MCMXVI
DE J.-C

THE BLOOD
OF THE
SACRIFICE

TRADUCTION

DE MISS MARGARET GUNNING

THE BLOOD OF THE SACRIFICE

TO FRANCE,
TO BELGIUM, TO ENGLAND,
TO RUSSIA,
TO SERBIA, TO MONTENEGRO,
TO ROUMANIA, TO ITALY,
TO PORTUGAL,
TO AMERICA,
TO ALL THEIR DEAD,
TO ALL THEIR WOUNDED,
THIS POEM
IS DEDICATED.

One cry, " France! " And then he fell, without a thought, without a pang, — He fell, with face upturned to heaven, breast pierced, — For such was the will of wicked kings.

He lay upon his back with arms outstretched as on the Cross, — And entered the realms of death as into some vast dream.

At first he thought he slept upon some ocean strand, — For all around him, the sighs of the dying, regular but broken by long, rending cries, — Seemed like the voice of some horrible tide — In the nights when the sea writhes, disconsolate.

Then he awoke, but in spirit only.

And it seemed to him as if he were Jesus-Christ, — So that, unastonished, having entered into the mystery, — The Martyr, immense, and nailed to the whirling Earth — Whose contour he embraced, — Covered the Universe with agony and with love.

And the seas and the skies, red nights and rosy dawns, — The infinite yearnings of living beings and of things, — The beasts of the forest and the birds of the air, — All united in his heart to drive away Hell.

Sighs of the ocean, and light sighs of man, — All is one deep rythm in night-watch or sleep, — 'Tis rythm makes the world so fair. — And if all the long cries wailed over tombs, — And those of the dying, stiff and stark with fear, — And those of the angry sea and the

howling blast, — All different, yet mingled, were to clash together in the air, -- Yea, though the heavens fell and crumbled into ruins, — A rythm still would subject this chaos to the fixed laws of numbers.

No cry, even if it would, could remain isolated, — And, in troubled space, thousands of cries, — Meeting thousands of others, mingle there; — Other thousands, distinct from these, respond, — And these fatal chords make of those discordant cries — The eternal, even breathing of the living and the dead.

The Man, lying there prone, bathed in his gushing blood, — Thrills to the great rythm of universal pain. — He feels as though transformed from neck to heel, — And it seems as if his curving flanks were valleys; — His raised knees, moutains. — All his blood flows in great streams through the country-side, — He feels his bones, full of pain and hidden, — Beneath the earth — and beneath his flesh, become confounded with the rocks; — He is all things, life and death, the universal anti-nomy, — All the pure spirit suffering in unclean matter; — And on his fearful globe, at once priest and victim, so — The immortal martyr offers himself to gods unknown.

We the world-carrying streams, — Sons of the glacier —
feeding snows of virgin white, — We who in the hollows
of our waves, — Capture shimmering suns;

We who in a cool, fresh light, — Bathe in reflected
skies, — The humble cottage beside lordly castles, —
And lofty city towers;

We, the makers of Capitals, — We who never turn
back, — We, whose natal springs — Are virgins on the
heights;

Beneath the old bridge that frames them, — We who
with all our melodious waters, — Carry down to the sea,
many a fleet — Of weighty ships, floating treasures.

We, the moving high roads, — Blue links between
friendly peoples. — We that are forced to flow through
arches, — Triumphant, docile and free;

We, makers of beauties that serve, — We, the great
generous streams, — Strewing happy lovers' paths —
With the flowers of our isles;

But who also make the vines fruitful, — And fertile
the cornfields — We the world-carrying streams, — By
whom are our waters troubled?

A new tributary, red and black, — Falls into our clear
waters; — The warbler has fled our banks — And the
melodious shelter of our reeds.

In the green paths along our shores, — No more come
lovers, hand clasped in hand.... — Where is our purity
of other times? — Why bear we onwards these dead?

Our waters are coloured now by dreadful fires, — The
day is wan, and red the night; — No other dawn can we
see now: — In our depths is the pale light of death.

Cathedrals blaze and fall in ruins; — And everywhere
dark phantoms, — Of the exiled in mournful crowds —
Wander in the horror of the wild night.

We would have had men happy, — In holy peace,
innocent love. — And behold us, accursed that we are,
— Rivers of mourning and of blood.

Then the fallen man, straining his dying limbs, —
Answered — and at his voice, the darkness trembled :

— “ The rivers flowed pure; monsters have crossed
them, — Bringing evils before unknown. — Oh, great
river! I would have protected thy clear waters, — Thy
towns and cities with their time-honoured belfries, — Thy
palaces, thy gardens, thy parent snows, — The heavens,
which in thy waters, seem like the Heaven of our dreams;
— And therefore it is I die, with arms outstretched, and
face upturned to the stars.... — Oh great rivers! in
whose waters, henceforth our disasters shall be mirrored,
— Farewell! One day I shall live again, victorious. —
Kingly rivers, your purple stream is the blood of my
heart. ”

Behold. The mountains, whose lofty height creates
abysses, — The mountains clad in white that wear upon
their brows — Bands glittering with constellations, —
Cried out to kings and peoples : —

“ High and pure, we were altars beneath a veil, —
First to be visited by the first lonely star, — And first to
be flushed by the eastern dawn; — And the lightning
which to you flashes a sign of doom, — Signifies to us
the alliance concluded — By the fires of heaven with the
spotless snow. — And yet, when you mounted towards
us, staves in hand, — We laid at your feet all that was
but human, — The plain with its heavy labours, the pool
with its heavy miasma, — And our breath, the wind of
great enthusiasms — Which, seizing you in its mighty
eddies, — Prompted you to scale the heavens. — Today
even on our heights you set up hate and shame, — Your
hearts seem baser on the ascending path, — And your
deadly breaths infect the glaciers. — Yesterday, when

you crossed us, we rent — Our long veils; and our maidens, the lofty snows, — Welcomed you gently as they do the beasts; — While the God who died upon a rocky mount — Smiled on you here from out the depths of bluer skies. — Today, your cannons, black upon the white crests, startle the echoes and provoke the avalanche — Yesterday when your lying love revered us, — In all our lofty pride we yet felt some regret; — Because the heights were called frontiers; — But as mind ceaselessly triumphed over matter, — Soon, hovering above our pathless desert heights, — Came your great human birds, miraculous condors, — To dare, far up in the azure depths, the crossing of the heights. — And we, far below, were filled with pride and dreams. — But you, since you came, have humbled our pride. — Now a gloom as of mourning pervades our glaciers. — For the aeroplane, raining blood and crime — Has stained the majestic solitude of our peaks. — Our chasms, whence overflows the dark, are not so hideous, — As the hearts of mortals who slay each other. — Oh ye peoples, bereft of reason and ruled by hate alone, — The bear in his noble mountain cave is gentler far, — And the wolf scorns you while the eagle condemns, — And the true heaven is a domain closed to you for ever. ”

The mild Christian martyr, nobler than Prometheus of old. — Flung to the haughty peaks his reproach :

“ Long you dreamed beneath the sky ; but men have come — Bringing you ills unknown before. — but I whose spirit guards and whose heart protects, — Proud mountain peaks, I fain would have succoured your snow, — Your glorious glaciers, your pathless deserts, — The freedom that lives far from pacts of man, — The supreme beauty of your stately forms, — And I did defend you, though you were frontier and obstacle. — The plains shall say whether I fought well. Fain would I have kept you free from all affront. — And truly, your pride and my dearest dreams are one. — He who treads your soil feels his spirit mount. — He who breathes your air feels his heart grow greater ; — But even he is not the true victor yet ; — For the soul knows a nobler height — And that the mount of Sacrifice is more sublime. — And for that I have reached that height, in spite of all its terrors,

— Behold I die at your feet, with arms outstretched as
on the Cross. — On your royal mantles, white as ermine,
— Are the drops of my blood like some divine stains. —
Greater than you I die, oh stricken, immortal heights :
— The victim is nearer to God than are the altars.

So he spoke... and the pure blood that gushed from his veins, — Offered itself to slake the thirst of the great trees beneath the soil, — And from out the depths of his soul's agony, — He listened, as the Spirit of the forest moaned :

— “ We were the forests profound, — And we rocked
our green domes, — That ever heaved in great waves —
Like the seas.

We sheltered beneath our boughs, — Fruit, flowers,
the birds' song, — As we echoed the deep murmur — Of
the vast waters.

We gave to the poor woman, — To the old man who
walks with effort, — The food of the flaming hearth, —
Our dead wd.

To the heavy, sharp-edged axe — Which mutilated our
foliage, — We gave, oh men, the frame-work — Of your
dwellings.

To the little school-boy, we gave — Fruit and wild
flowers; — How pleased was he, when in its nook he
found — Some warbler's nest.

The gentle turtle's sigh, — Fell like a subtle charm —
From the brood dreaming beneath her wings, — On April
days.

We loved to hide you beneath our flowers — In our
hollow glades, — Your heads drawn close together, —
Oh, dear young lovers.

We were the forests profound, — And we rocked our
green domes, — That ever heaved in great waves —
Like the seas.

And now beneath the raging balls, — Our trunks,
stripped and torn by iron and blackened by fire, — Lie
prone amid the ruin of broken boughs, — And, like dead
men in despair, stretch out their arms towards God.

We were the forests, indulgent and kind; — And our
good oaks, all the stronger for their hoary age, — Let
live at their feet, the moss with its star-like flowers, —
The frail insect of gold, and the large-eyed roe.

We were the great woods, great as kingdoms. — The
mysterious woods are moving temples, — And their
tapering columns under their thousand domes, — Sway
to the harmonious breathings of the wind.

And the soul found in us a soft and mellowed light;

— With all the silence and the mystery of a hallowed spot; — We were living churches beneath the sky, — And every April brought us nearer to God.

And Heaven whose light entered by our glades, — Harkened to our homage to the splendour of day, — When the thrilling voice of the forest in prayer — Sang the hymn of life and love eternal. ”

“ Forests, I have defended your hymns, your leafy shades, — The soft gloom that rains from your crowded boughs; — It is I have been struck by the outrage and the hate, — When you were devastated, great refuges of peace !

Forests of France, and all ye forests of the world. — You whom of old, men’s terror peopled with gods, — You whose antique, sacred night is so profound. — That alone, the heavens’ night has greater majesty.

That which was dead, through you rises and lives again, — And coffins, born of you, one day will be green once more in you; — Already my flesh seems to mount in you; it is the sap of your trees; — And the unity of the world abounds beneath my brow.

Forests, your pain is mine, I voice your complaint; —
According to my spirit is the hymn of your sorrows, —
I give myself to you in a holy communion, — To you,
sons of the wood that once bore Jesus Christ. ”

In their wild career ever running yet never done, —
With long, ceaseless cries, and pursuing each other ever,
— The great waves, mountains of water raised by the
wind, — Fly before the wind's tumultuous lash.

The mountains, those waves congealed, here recognise
themselves. — But moving, as in the time of primeval
chaos. — The forest in the folds of the everlasting surge,
— Sees his own green night and hears his mournful
rythm.

Beside the ocean, that first father of the world, — Man,
awestruck, knows that hence came his life; — For life
is a thrill of those sacred depths; — And grace itself
was born of their curving waves.

Lo, the great waves followed by furious billows, —
Changing their clamour into maledictions, — All the
age-old oceans, fathers of all that lives. — Have cried
out to kings and nations :

“ Beneath the iron and the fire of your roaring machines, — With you, like you, subject to storms and stress — Like well-trained coursers, we bent beneath the load, — Bearing your treasures and your leviathans.

“ When your vessels served the conquests of peace, — We knowing that 'twas vain to beat against the stout bucklers of their sides, — Were, beneath your feet, levellers of storms, — Plains of alliance, and paths of peace.

“ We knew the pride of serving genius, — To us men seemed victorious kings; — Sources and mirrors of infinite life, — In them we revered gods and makers of gods.

“ Great vessels, we kissed the steel of your armour, — For yours it was to quell in man's heart, mere instinct, held in subjection; — And you carried the hope of bringing races together. — To bind them one day, in a holy unity.

“ And lo, far down in our gulfs, — Where, for love of us, the hurricane, — Makes a sublime commotion, — Opening paths to the beams of day,

“ Our depths which had only seen — The black bellies of giant ships, — Now sucked them down in their gaping jaws, — And formidable whirlpools.

“ The great steamer like a floating city — Stops, pants and hisses, — When the torpedo, like some vile thunder-bolt, — Touches, bursts and pierces its flank.

“ Three thousand innocents, women and children, — Mad with fear, tremble on the deck.... — But in all the desert of high waves — No pity responds.

“ The giant totters, half opens; — The stern rises, and shuddering, — The ship goes down; and the sea closes over — The great liner as it sinks.

“ Beneath the waves now stilled, — Vanquished without combat or canon, — It goes down, bearing with it a great throng — To the nameless ocean depths.

“ For a second, no more, a shudder — Ruffles the surface here — It is the horror of the ocean waves — That pity the giant vessel.

“ The expiring wreck lies low — The dead sink fast beneath the waves! — And soon against the port-hole glass, — Sea-monsters dash their mouths, their teeth, their eyes.

“ The harbours awaited you — Oh moving dead, rocked in the green waves, — Vessels manned by corpses — Whose eyes shall never close. ”

And the sea, indignant cries out : “ Who is the man
— Guilty of the great crime and who willed it? — If he
dare tell his name, let him speak! ”

And, far off, a cry responds :

— “ I willed it not. ”

It is the sound of a voice in which trembles a lie, —
So weak, that it might seem one had not heard aright.
— It is the muffled, far-off cry, that the echoes prolong,
— Of a wolf, mad with rage and howling dismally in the
night.

— “ I did not do it, repeats the muffled voice, —
I willed it not! ”

Then fainter and ever fainter, — The cry, as if stifled,
dies away in the heavy night, — Through which dumb
lightning-flashes seem dipped in blood.

— “ Oh rivers, forests, hills, and you, oh boundless seas, — I call you all to witness that this man lies. — He has made of his race an accursed breed. — He lies timidly and as one desperate.

“ He lies. His heart shudders and his reason gives way. — Streams and mountains, immense forests, proud summits, — Keep his lie before you, and keep my words, — And you, oh little children, keep them for evermore

“ He attempts a lie as great as his crime ; — The cry that would lie is never loud enough. Truth alone can reach the sublime. — Truth is the Word itself, lies are but words. ”

So cried aloud into space — The wounded giant like
Philoctetes of old; — And his clamour was heard, —
From East to West, by the whole Christian world.

Again he said : — “ Oh Heaven, oh Earth, — All bloody
sacrifices speak in me ! — In my lonely heart, I bear —
The whole universe, with its faith and love.

“ I am that profound Truth, — That divine Hope,
which dies, but ever lives again. — I am the Soul in
which the world is mirrored — The secret Spirit which
leads humanity to God.

“ The oftener I die, the more shall rise — The yearning
of mortals towards the Unknown. — I am the spectre
born of a dream — Containing in itself all the stars of all
the skies.

“ To the ruthless men slaughtering each other ; —

I bequeath love and new life; — I am Love's essence,
the Sacrifice of self; — The ideal of all who suffer.

“ The land, the seas and the rivers — Bleed with my
blood, speak with my voice, — Fathers in mourning,
children, widows, — Weep no more ! For your eyes shall
see what I see. ”

He spoke. A great shudder ran through all the globe
— Which thrilled like a tree touched by the winds. —
And the great night lulled to sleep, in the folds of her
robe, — All the victims, all, both the living and the dead.

Every soul is bound by a thread, to every other soul ;
— Every age works for the future of mankind : —

— “ If no one dies for you, ” the women said, —
“ Dear little children, what will your morrows be? ”

And the Virgin Charity, an instant forgotten — With
the sword resisted the soldier-torturers. — And proud
of her pain, the wondering Maid, — Thrilling with pride,
gave birth to heroes.

The attack of demons calls the Archangels forth ; —
Saint Michael shall vanquish the Dragon born anew —
And the phalanges of the just who fall shall drown —
The fires of Hell in the deluge of their blood.

Piles of crumbling ashes, — Pale ruins of divinest art, — The spectres of burned cities — Rise up and cry :
“ Louvain! Louvain! Louvain! ”

And Louvain, the heart of Belgium, — City of ashes, and smoking furnace now. — Louvain uttered a tragic cry, — Which shall ring through the world eternally. —

« I was one of the temples of the Book ; — I taught men love and faith. — These divine reasons for living, — Made of the Book a living thing, and they breathed in me.

Oh trembling Bible leaves, — Great scholars have lacerated you, — And horrible philosophers — Have burned both your temple and you, sacred books.

The brutal Alexander, of old — A poet he, spared your dwelling-place. — The barbarians have reduced to ashes — Books, Art, Poetry; or, Science and Reason!

All! Library and Museum — The pure beauty of great minds — Beauty ideal, and beauty realised — They understood nothing of it all, for have they not sacked and ruined all?

The embers smoke; the ashes fly... — The Book is consumed. In vain : Speech cannot be burned, — The Word, that rises, eternal, and going forth, cries :
« Louvain! »

Then the Iron, brother, though not so beautiful — Of the Gold that nothing can impair, — Cried out from the entrails of the earth or from the anvil, to the great hammer's measured beat : — “ Of me, my services have made the prince of metals.

“ Proud of man whose efforts I aid, — I am the king of metals. — I open the fertile wound, — Through which the soil receives the grain.

“ Caressed and polished by the Earth, I shine like a star, and by me, — By my elemental work, — Poor men and kings are fed.

“ I hewed the stately columns, — That support the temples of the gods; — I carved statue and bust — Of the most radiant heroes.

“ Sure vanquisher of blind rages — Or unjust revolts,
I have made the pride of great lions — Crouch at their
tamer’s feet.

“ I have belted the world’s orb, — Through moun-
tains, seas and forests; — In my net-work the round
Earth — Is like a ball caught in a snare.

“ And the valleys, spanned by arches, — The streams
with their mighty waters, — Now see heavy-footed man —
Vanquish the wings of the birds.

“ One day, thanks to the virtues of Iron, — The Earth,
crossed by wires passing under the sea, — Will have but
one heart, one thought.

“ And I who give to the world — This pledge of a
better fate; — I see my salutary work — Serve hate and
wretchedness.

“ I was once the Sword with its cross-hilt, — Glorious
in old feudal times, — But man, who tempers my blade,
— Denies now Durandal.

“ To the loyal weapon, glittering nobly in the sun, —
He prefers the stealthy, blind torpedo, — Or pestilential
gas.

“ Already the brave deeds of yesterday — Are things of the past like old-time tournaments. — Ambush and treachery; behold the war waged by the crafty spy.

“ I was once the chased cuirass, — The helmet with its haughty crest. — I weep for my vanished glory, — And the splendour of my first destiny.

“ I weep I who, they say, have no soul, — I weep for the time when God spoke to kings, — For the ages when the flaming sword — Reigned, allied to the cross.

— “ Sword in the hero’s hands, ploughshare in the fields, — Thou who hast ever been my trusty companion, — Iron, by whom the beauty of the world was increased, — Be now, when that beauty has need of succour, — The steel of the fearsome torpedo and the cannon.

“ Kill, and for the present, be ruthless; behold, I bleed. — But the truly devoted ask pity, — Let us defend ourselves : my dream and thine are so beautiful! — God will come. And for all those who make ready his reign, — Thou shalt carve a winged glory above the gates of the tomb!

When we shall have vanquished the nation of prey, — These coarse drinkers of blood, gorged with foul flesh, — Then we will forge the last cuirass of all, — And thou the last sword in the hands of noble races, — Thou shalt be for ever the Right, that Soul of the Sword! ”

In their dens, at the foot of the mountains, — The lions,
Those generous kings, — The great lions and their mates,
— Astonished, thus spoke together :

— “ Yes, kings, thus men name — The lions for their
majesty, — And also, because, stronger than men, —
They are strong without cruelty.

“ Hunger alone in us is cruel, — We must bow to its
law; — But then we kill the gazelle, — We play not
with her fright.

“ Driven by infinite laws, — God alone knows to what
end! — We eat our fill — But take no pleasure in the
agonies of our prey.

“ Men called us magnanimous. — But behold now,
man covered with blood — And loaded with crime, —
Rejoices in innocents' tears.

“ So he is no longer the worthy master. — Of those lions he was wont to extoll.... — Who then will now recognise — Our titles and our majesty?

“ Yet let us still be what we are. — If we alone remain generous — Oh lions far nobler than men, — We shall reign over them, — against them. ”.

— “ Nay, nay, you are no kings unless man names you such, — Despise not man, and rebel not against him, — Wild beasts, deny not man’s merits : — Which of you has died to save another lion?

“ I die to save the immortal line — Of those who, like me, serve the Ideal Man, — Oh lions! and I bless your indignation — Which brings the animal nearer the hear of man.

“ He is your God Who breaks the pride of the haughty, — He Who once forced you to respect Daniel. — My God is the eternal Sacrificed — the Word, — Stronger than the lion, and sweeter than honey.

“ Learn to lick my pure blood, but drink it not, — So that my heart and spirit may be calmed. — Lions! Be ye the love that disdaineth glory ; — Lick these my grievous wounds, and ye shall be loved! ” —

The Fire roared :

— “ When man had made captive the Light — The flash born of the shock of two stones, — In that first lightning-spark, — He conquered all my splendours.

— “ This little fire sparkles and crackles : — Make my wood shine, little fire ! ” — And, the family, that first human group, — Saw something more than a being in me : even a god.

“ Man adored my clear flame — That warms and rejoices him ; — And I was guarded by Woman, — And I was cherished by the child.

“ These fed on raw flesh : — ’Twas I grilled that first aliment. — Later, their hunger, by me succoured, — knew the savour of wheat.

“ I was the consoling mystery, — The first element subdued, — And I was able to give to the earth — The joys I promised.

“ If the Iron which slays and wounds, — Ploughs as well, ‘tis that he, so proud, — Becomes pliant at my pleasure — For I am Lord of the Iron.

“ In Space, at the natal springs of life, — I am the Stars and the Suns. — Of old, Vestals were given me, — To guard my altars of gold.

“ I am Charity too; see the light-house : — In the hurricane, at night, — ‘Tis I who show to the ship that has lost her way, — The deadly, glistening reef.

“ When I flamed out in great fires, — Caused by the traitor or the unwary, — Fearless-hearted rescuers — Attacked me in my wrath.

“ Save the child! the old! the women!” — And blessed by the people in tears, — The rescuer died in the flames, — Like a hero, — for unknown brethren.

“ And now War sets alight — Whole villages, everywhere; — The globe is one smoking volcano; — One field of great furnaces.

“ And I the hearth, I the light-house beam, — I see
man, mad with barbaric rage, — Feed my fires, lashed
by angry winds, with living bodies!

“ Since man then, rejoicing in disasters, — Tears up
pacts once concluded, — Be extinguished, clear light of
the stars, — For man deserves you no more. ”

— “ Resplendent fire, I defended thy flame, — Curse us not all, oh mysterious fire ; — There is a spark never shall be quenched : the soul, — Nor that spirit-flash that man has in his eyes.

“ For the family, for husband, wife and child, — The child, whose tears and cries I hear ; — That which I defended is indeed thy flame ; — The hearth : for the family hearth I die. ”

We, the elements, matter and all inanimate things, —
We who sometimes unwillingly do ill, — Intelligence has
not dawned in us, — We know neither duty nor ideal.

And yet we submit to the influence of souls; — Man
governed us, we were in his hands; — We lit up with
bright flames — His sky, his path, his home.

We were Matter, blind but subdued; — Our lightning
pierced, with its magic flashes — All unknown life, —
and, oh wonder, — To the farthest depths of the sea
palaces.

Distance and absence, we had abolished; — Opacity
melted into radiant spectres; — Man, helped by our
power, — Was almost the equal of gods.

We were the means, and no obstacle. — Darkness'
through us, became a source of light. — Master of time'
worker of miracles, — Man led us on towards Love.

Our force secretly rejoiced at this, — For vanquished, it partook of the victor's soul; — And in a two-fold, dazzling vision, — Saw at last the unity of hearts.

And then, when, slowly, a new well-being, — Wrought by security, was beginning for the world — Behold the ground suddenly opened — At the feet of terror-struck man.

He himself it is who digs the fearful chasm, beneath his feet; — Who turns away the element from its happy destiny. — It is he who teaches us crime; — He whom matter has made mad.

But all things demand unity; all life is light. — Radium promises what the heart long dreamed; — Life in its pristine source, — Is a flying light.

You shall not quench the eternal spark, — You shall not drown it in your poisons of death — And the Infinite that in it resides, — Shall make your everlasting remorse.

But where is he, who with our mysteries — Mingles suffering and horror which we never sought. — Where is he who from our poisonous vapours — Has called forth evils willed by him?

“ Where hides that man? Let him stand forth! ” —
This threatening call, wailed out upon the wind. — And
then a far-off cry of anguish in distress — Crossed all the
heavens from East to West :

“ I willed it not, ” uttered the guilty one, — “ I willed
it not, ” he whispered low again. — And all the universe
sought the lamentable spectre, — Heard everywhere,
but nowhere seen.

And the Sacrificed whose giant shape — Contained in
itself all the wounded, all the dead, — Sent forth with
the blood from the gaping wounds, — The maledictions
which shall be the criminal's remorse.

But the sighs, the great appeals and the long, dying
moans, — The cries of the child-man towards far-off
homes, — All sank into silence, when the lofty Cathedral
voices — Raised unto Heaven the morning Angelus.

“ The future is revealed to us, — For beyond the horizon, whence comes a radiance — A new Jerusalem — Salutes with flowers, a newly-risen Christ.

“ In vain Attila’s hordes, wild beasts in human form, — Roaring their hate, have broken down our altars : — Man runs here and there, but after all, God leads him ; — And we are the symbols of immortal dreams.

“ Already Heaven’s fire has quenched the torches’ blaze. In vain, the cannons’ affront. — We crumble, but the saints above our portals, — Shall shine for ever amid the smoking fires.

“ For the second time, Joan in the midst of the flames, — Has raised her eyes to the Heaven by her implored, -- But like crouching dragons, the shameful flames, — Writhe about the staff of the sacred standard.

“ One arm of the cross, hacked off, lies upon the ground : — But the other still retains, so that He may be seen from far off, — Nailed by one hand, a great solitary Christ, — Whose freed arm calls all the world to witness.

“ Our great naves, our towers are but smoking ruins, — The barbarians thought to strike France to the very heart, — And even in the Past itself kill the great Shades ; — But we, God’s spectres, we know that God is the Victor.

“ And the winds rushing up from the depths of blackest night, — As they fly across the skies of Paris and of Rheims, — Changing their long sobs into glorious *Te Deums*, make golden harps of our mournful remains.

“ The pure spirit that embroidered the fretwork of our walls, — Cannot be burnt with foul flames ; — The empty spaces are filled with gleams of souls, — Our rose-windows on fire, are suns of love.

We are the refuges of pale multitudes, — Hungering for love, seeking their way, — But who ever found rude, long paths on every hand, — And in every human cup, the bitter taste of gall.

“ Each one bears his cross, his pain or doubts ; — We

lighten the burden that each one carries; — And we appease all sorrows, all, — Some by the Faith, others by our beauty.

“ We lead them to the threshold of the visions supreme; — And if our spires should crumble beneath the cannon’s blows, — They would rise again of themselves, — And ascend once more to Him who has but said His Name.

“ The sphere is free, and follows the slanting ways; — The magnet turns to the fixed, irresistible pole, — And the world, drawn by the secret call of destiny, — Rushes on to its inevitable, divinely-appointed end.

“ Man was passing through a period of indifference. — But monsters came forth, and man awoke. — Unity and love have transfigured France, — And, splendid, she shines before the world’s admiring eyes.

“ The peoples united for the last grand fight, — Shall never more renounce their necessary concord. — A new order will arise beneath the light — That crowns the martyrs and that Death has kindled.

“ No place will then be found on earth, — Where the word of peace is not written in their blood; — Thus will

be accomplished the mystery supreme : — The Kingdom of God, founded by Jesus Christ.

“ The future is revealed to us ;
Beyond the horizon whence a radiance ascends,
Behold the risen Christ
And the new Jerusalem. ”

The great cathedrals, black profiles against sombre skies, — Towers and belfries gone, seemed like ships that have lost their masts. — And weeping over our calamities, they consoled — The ghost of the dead ages, as it wandered through the ruins.

Alone, in the colourless night, the blood-red of the windows shone. — And, in the deep-toned organ, a night-wind — That had swept over all the misery in the world, — Changed the wreck into a harp of sorrows.

And He who knows all, and who willed that each pain — Of His members, so mutilated, should be salutary, — Replied in spirit for all the immolated, — Who lay, with arms outstretched as on the cross, upon this earthly orb.

When my reason derided the dream of faith, — In the days when I loved the rebellious archangels, — Even then, high houses of God, so ancient and so beautiful, — Even then your vibrant belfries used to pray for me.

My faith in your beauties, that was prayer too; — And therefore, living or dead, I defend you still, — You who, in their childhood, saw my fathers pray, — In the light of the stained windows, all irradiated with the dawn.

True, the beams are not the sun; he flames in the midst — Of the divergent rays that spring from the blazing core; — But one ray suffices to put all Heaven in the soul, — For even without faith, Love still is God.

Oh crumbling witnesses of our ancestral faith, — Before you, oh dead altars, I have bent the knee. — In your ruin, pray for us still, — Abodes of the eternal sacrifice, Cathedrals!

What would the present be without your beautiful past? — Without you to raise our thoughts to God we should be less human — And it is because we have believed that thought has been ours.

“ I am the Way ” said Christ “ I am the Life ” — He who showed us, step by step, His way, — When, as little children, he took our hands in His; — Our eyes have forgotten Him, but we follow in His path.

That is indeed the reason why the Pit has vomited forth these demons -- Who would dominate both princes and republics; — And who, with the beauty of our antique basilicas, — Would fain annihilate everything we love.

But oh, Christ Crucified, our eternal Example, — In our fervent hearts, the monstrance ever shines, — And our love, mounting to Thy Heaven, living Christ, — Is loftier and more indestructible even than Thy temple.

Our peoples have proved that they loved Thee, that they are Thine; — All empires are fragile that are not founded on Thy love. — And so we who never have denied the Gospel, — We are Christians still, even when unfaithful to Thy law.

These oceans of blood have been our lustral waters, — Pure sacrifice has regenerated us, — And though dead,

we shall sing — Sacred *Te Deums* to the holy organs of the renascent cathedrals.

For behold, already our certain triumph dawns; — Our squadrons see it flaming in their wake; — The iron cock cries it to the village belfries, — Where the *Angelus* rings on the fairest of morns.

The Victim sought to change his attitude, — And raised himself upon his elbow ; the Earth trembled.... — Then he saw a strange multitude of beasts come towards him, — And many fell, from time to time.

It was a most incongruous crowd of domestic animals, — Horses and dogs, ewes with their lambs, fleeing — Everywhere from roofs in flames and from rustic enclosures, — They ran, like some great torrent, made up of scattered groups.

The War! All fled, in lamentable hordes, — The fire's roar and the din of arms — Which turned farm-yard and meadow into hell..... — Blindly, they fled from man, the friend of yesterday.

Then, when they thought themselves safe, out of the storm, — All stopped, and wistfully, sadly hung their

heads, — Poor beasts in whom affection had begun to live — Suddenly betrayed by inhuman man.

The horses, standing in a ring, as if clinging to each other, in their misery, — Seemed to hold counsel, their heads all close together. — Now and then, one of them, troubling the surrounding group, — Utters a cry, and from far off, a like cry responds.

The young lambs bleated complaints to their mothers, far-off; — The dog, guardian with no master, barked despairingly, — And the oxen, with lowered heads, resignedly — Dreamed of the sweet hay, which, in future, they would await in vain.

— “ It was only yesterday that we waited peacefully
— In the meadows or the stables, for the hours of work
— When men came, who with fearful cries, — Spread
desolation, and drove the cattle from their stalls.

Like docile companions, we loved the kind master, —
Whose yoke was on our necks, his harness on our backs.
— Alas! Now we have neither friend nor shelter; — We
makers of furrows and drawers of burdens.

In the daily order of our well-cared for stalls; — We
looked upon the hay as a sign of love : — As a sign of
peace were the spiders' webs — That hung from the roof
in a cool half-light.

All is crum^{bled} now to ruin, all is burnt; war roars
around us. — Willing^{ly} we once served man, our super^{ior}
rior; — And at the hour of rest, we used to fold our
knees, beneath our flanks, — Before this ^{king} of the
world.

We trusted the wisdom of man : — Often we came back alone to the stable. — Or, at night, a boy-shepherd would lead us back with ease; — And we loved his roof, and recognised it when still far away.

The ploughshare, in the forge has charred into iron stakes; — Men rend each other like jealous dogs, — They go about, seeking to tear each other's throats, — In ravening packs, like wolves in winter-time.

And towards the horizon, where peace is to be found perhaps, — All these horses, oxen, sheep and cows, in one confused mass, — With necks outstretched, neigh low and bleat, — Telling thus of their regret for the master's field.

Then beneath the flashes, red and trembling, of great fires, — Beneath the cannon, which for a moment had been silent, — Oxen, sheep and horses, with stiffening limbs, — Again begin to flee, madly they flee.

Far and wide, beneath the gallop of their thousand hoofs, the plain trembles, — Palpitating with hollow blows like a muffled drum,... — And a neighbouring belfry, while the clock strikes the hour, — Crumbles and falls beneath the cannon's thunder.

— “ Dear friends, you have helped me in my conquests — Over the elements, which day by day, I have fought; I pity you; — Oh noble beasts, forgive man, forgive, — For that he has his passions without your virtues.

“ You whom the Child Jesus caressed in the stable, — Laborious ox and patient ass, — You whom dreadful war maddens with terror. — Pardon unconscious man his aberration.

“ Little, bleating lamb, who not long ago, wast the symbol — Of Jesus Himself, and all the childish innocence of the past, — Horses that share, in man's labours of war, — Faithful hound, good hound, so helpful to man when hurt,

“ Forgive humanity its inhuman rage, — Its forgetfulness of love and sacred pacts. — The miseries planned by Teutonic force, — Shall pass away with it, and never more be seen.

“ Dear animals, beasts of burden, all, — Know that I have done my duty, even to you; — And that for you too, oh best friends of man, — Have I fallen before your mangers, and the fountains where you drink.

“ When you shall come back to your much-loved meads, — Then shall you know my love for you, oh guileless beasts; — For I shall be beneath the earth, and flowering grass — Will feed you with my spirit and my blood. ”

And while with shouts and cries men slay each other,
— The victim, — Moved in spite of all these ills, — By
the terrified exodus of the lowly animals, — Hears the
touching call of a little red-breast.

The bird that Jesus loved when on the Cross, comes
in its turn — To console the great heart of Him who
consoles; — It is like the lisping child that understands
man's speech; — It is the instinct of pity that understands
the will of love in man.

Thunder of cannon and clatter of balls; — While all the distant summits are smoking volcanos; — Death lives, and breathes out firey blasts; — The globe trembles as a thousand ruins come crashing down.

There, below the horizon, on the edge of forests torn up by the roots, — Are soldiers, resolved to hold on to the end. — Their feet resting on the dead, in the depths of their trenches, — In these tombs, dug by their hands, they die, standing upright.

Above the iron stems springing out of the earth, — Stars, on a sudden, mount and spread, — Writing on the sky a word of command — A death signal that holds men's dazzled eyes.

And then it seems as if all the heavens fell in blocks of iron. — The shell, taller than a man, comes rushing on, thunders as it bursts, — And opens, 'neath its mass, a dreadful tomb, — Into which slips many a hero, buried alive!

They die, they die, they suffer, die and suffer; — All is anger, horror, terror, howls and shrieks, — Suddenly, grenades are thrown; and furiously, — The attack leaps into the adverse trench.

The bayonet darts backwards and forwards, stabs, bores, — Pierces men's hearts, and with eyes convulsed.... — They suffer, cry out, die... in the blood, in the mire, — And satisfied, beneath the wounded, sleep the dead.

Oh peace of the fields! oh harvests! oh motherland! oh gatherings of grapes! — Is it man or god who willed all these evils — And who strikes down the weak, and punishes the innocent?

The Spirit of Love pitied the beasts in their flight; —
But behold, here are human beings borne down by greater
ills; — Treading down their flowering vines, and their
harvest destroyed; — Threatened themselves, and lashed
like animals.

“ Know ye the doom the foe prepares for us? —
When marching to the attack, we are thrust in front. —
Of our bodies, he makes a living shield. — If any one
rebels, that one is shot.

“ We tremble, not so much before the enemy's guns,
— As to see once more our beloved country's soldiers!
— We are but cannon-fodder, unarmed; — A moving
wall that suffers, moans and bleeds.

“ The survivors, at their soulless torturers' will, —
Exiled, deported, prisoners and slaves, — As were once
the negroes in the hands of slave-dealers, — Are whip-
ped and driven forward, on the road to infamous Ger-
many.

“ Farewell, leisurely walks and friendly meetings, —
In the cities with their crowded pavements; farewell. —
These vile soldiers under whose infamy we bow, — Have
brought back all the horrors of legendary times.

“ We thought we lived in a more clement age, — And
that the world had forgotten for ever the old terrors, —
But at an Emperor's irrevocable word, — Hideous, being
a dead thing, the past lives again.

“ So when we see our soldiers, at sight of us, over-
whelmed, — And vanquished by their pity, their eyes full
of tears, — Hesitate to shoot and ready to drop their
arms : — “ Brothers ”, shall we cry, “ Do not falter ;
Fire! ”

Thus they weep, people of Belgium and of France....
— They pass on and disappear into a tragic night, —
Whither the vain longing for their country follows them.
— Then another group emerges from the dark.

— “ We fly our country and our peaceful fields, —
We go into exile, with bowed heads and stooping forms ;
— With hunger, thirst and death for our companions,
— And carrying our emptiness like a heavy burden.

“ When we left our native village, — Many a mother
fell dead along the way-side, — Our little ones, their lips
to the dried-up breast, — Died, still pressing it with
their tiny hands.

“ My poor lame dog follows me into the unknown land,
— My milch-cow is familiar and leaves me not. — But
see my rags all foul with mud ; see, see my naked flesh....
— Once I was rich, now I am clad in poverty.

“ Many are poorer and more lamentable than I ; —
Where will they be to-morrow ? Where shall we be to-night ?
— And round what peaceful hearth at what tables —
Shall we be asked to warm our limbs and sit awhile ?

“ We dare not look back whence we have come, —
For fear of seeing, far-off, our homes on fire. — And we
are unhappy souls in prayer, — Whose plaintive orisons
God seems to hear no more. ”

Thus they spoke. Before the eyes of the weary flock,
— An old priest appears, who, standing at an altar, —
Murmurs a chant that is scarcely heard, — An expiring
lament, but in which lives an immortal sense.

Motionless, a whole regiment in arms, — From time
to time responded to his ritual chant; — Thus sings in
the storm a forest in tears; — And the lament seemed to
rise from the depths of past ages.

It was the mournful voice of the steppes in autumn;
— Rising from the depths of infinite ages, — And as it
was weary, slow and monotonous, — It had a fraternal
sound to the exiles' heavy hearts.

After a light cry, soft as a caress, — A supplication
was constantly repeated: — “ Look, oh Lord... oh look
on my distress! — I thirst, I hunger; Lord, come unto
my aid. ”

And all the regiment, with deep and mournful voice — Heads bared, arms lowered, sang softly over and over, — With obstinate, reiterated rythm, that secret call of the world : — “ I come to Thee, oh Lord, turn not away Thy Face. ”

And in this same appeal, ever rising and falling, — All things weep; the forests tortured by the wind; — All things : the rivers, the seas dying along the shore, — And the dust of the dead, and the flesh of the living.

“ Lord, pity cries aloud and can keep silence no more; Wilt Thou not send back to us Thy bounties? — Never, in any time, have been seen to fall upon the earth, — At once, so many undeserved misfortunes! ”

France, Russia, England, — and Rome, — Thus each prayed for itself, and everyone for Man.... — Yet, more than ever the purest blood flowed in torrents; — For a prince, of all emperors the worst, — Had laid upon the soldiers, inspired by him alone, — This word of command, till then unheard of : “ Be like Attila. ”

“ When I command, God assists me : — Strike, massacre! Burn all who resist; — Enemies may be conquered, soldiers, by terror alone; — Let terror go before you, leave terror behind you; — When you shall have passed, let nothing survive. — This is the order of your Emperor.

“ Enough of the loyal combats but lately fought, — Enough of generosities by which wars are prolonged! — The crime that makes victors of the criminals has a beauty of its own, — Restore slavery; make torture worse; — War, ruthless war, such is Nature’s law : — Come,

tiger, bite into their very hearts! — Any man, any soldier, who shall show a relenting soul, — Shall be called a coward and traitor to his country. ”

Then the Victim turned towards the Orient :

— “ For long to come, they have killed all joy upon earth. — They are wild beasts and we their prey. — Oh risen Christ, dead, yet living ever, — Thou knowest, Thou, that France, in herself, — Defends Thy eternal Word : that is, Love itself. In serving her, I die. ”

Lo, while the flesh of the Sacrifice, — Tastes in repose,
the love of the world redeemed, — A spectre for whom
there is no hope that his misery shall ever cease, —
Enters on the paths of his adversity.

Feeling his golden helm, encircled by a crown, —
Totter, he raises a trembling hand. — He casts a long
look on all that surrounds him.... — Dead men's limbs
are the stones that pave his way.

Everywhere eyes, whose stare stabs him to the soul
— Glitter in the dust in which he sets his feet; —
Everywhere outstretched fingers point to him as one
infamous; — His people form a hideous hell of halt
and lame.

As each man has a mask against the deadly gas, —
He thinks himself surrounded by wolves in human
form; — And, at times, the gold eagle that trembles on

his helm. — Gnaws at his hands, as he raises them to his head.

At his feet, the blood of all the dead stirs and cries aloud. — There is not an inch of ground where men sacrificed — Have not shed all their blood, each for his own land. — And life and death, all things, deny him their pity.

And as the elements, the beasts, and all things, — Have understood the response of the Great Martyr, — Their reprobation, rising in a tempest, — Drives before it, and bows down the Accursed.

THE HILLS

As to ourselves, so to the eagles, — Those ravishers of lambs, thou seemest odious; — For love has touched the mountain rocks, — But it has not entered thy heart, nor rejoiced thine eyes.

THE FOREST

Blood-stained fool with the soul of a carnivorous beast. — Oh cursed art thou by laurel and cypress-tree; — The wood of thy coffin shall vomit thy dust, — Remembering that once it shared our forest-soul.

THE BEASTS

Oh thou who hast thyself chosen to be called, — By the harsh name of Attila, scourge of nations, — Go, accursed of the mothers and the little ones of men, — Go, ask the lion's children to absolve thee!

ALL MATTER

When thou didst will that men should groan and bleed,
— That body and soul should be crushed by all this
horror, — Then thou didst defy a world in which the
Gospel reigns; — Between us and Mind thou hast denied
all accord.

LOUVAIN

Thou shalt know the vengeance of the book. — For
the Poets, whose verdict is sovereign. — Will doom thee
to that contempt from which nothing can deliver, —
When the style is of steel and the page of bronze.

THE IRON

Oh thou who didst sully Belgium so deceived — For
thou canst do naught but betray and kill without peril —
Give back to me, oh felon prince, thy phantom sword,
Thou who didst treat sacred honour as a rag of no
account.

THE RIVERS

Pursued by the multitude of widows, — Who fain
would stone thy wailing spectre form, — Thou shalt bend
over streams to slake thy dreadful thirst : — We shall
take on the savour and colour of blood.

THE OCEAN

Oh inhuman princè! If all my fathomless waters —
Were to roll over thy slaughterer's hands. — My waves
would be reddened with the blood of thy crime, — But
never could they wash away the stain from thy hand.

THE CATHEDRALS

King, the world renounces thee. — No more shalt thou
have fire, nor salt nor bread; — And when thou dost
beg for them — God will make reply, by universal
silence and inertia.

All these voices followed the tragic phantom, — For the times of terror were accomplished now; — And he who desired the universe for his kingdom — Sought the world everywhere, and found it not.

The world had changed, humanity was nobler now, —
And revealed its splendour in each dying man; —
Every one of them unveiling his inward glory, —
Radiated with a love that love alone can understand.

How to find what we seek if we understand it not? —
He who would find Love must have loved. — The world
weary of the evils bred by hate, — Can only create love
because it has seen it in a dream.

The lowly, once all pride and hate, transfigured by this
dream, — And marching now towards Love, conquer it
step by step — While the king who knows naught of hu-
man tenderness, — Seeks the world everywhere and
finds it not.

The blood of the nameless Devoted One, the martyr to crime, — Here flowed like a great river, and there flowed like an ocean, — The world now was naught but the souls of victims, — There where the blind-hearted saw but nothingness.

At sight of this bleeding universe, uttering maledictions, — His pride failed him in a supreme degree; — For he saw that he himself had closed his reign, — And that for evermore the world has another king.

The great Victim still lay in the darkness; — And the banished wretch, daring to look again, — Setting his feet everywhere in his countless traces, — Everywhere struck his breast against the great scattered limbs.

— “ I who am in one alone, all who suffer and all who weep, ” — Said the Martyr, “ I die : Earth takes me back again; — The peace of the world approaches, it

comes; this is my hour — Be thou as wretched as thy crime was great. ”

So he spoke. Slowly his great form dissolved. — As melts a snow-drift on mountain-tops, — And reabsorbed by the earth, wholly disappeared. — But for evermore, his spirit reigns in the light.

Behold. The whole earth being as if watered — By blood, — but also by the martyr's soul, — Impregnating it, fluid, like extravasated flame, — — The good seed germinated, the corn was ready to sprout forth.

For the dust of that immense form was fertile; — The fields fed on it; the forest too was nourished; — All things partook of his soul, and the sphere of the world — Was the mass that the force of the spirit moves.

Then, when the harvest was high among the vines, — When the new coppices, thick, and green, and straight, — Rocked the soft nests, full of birds, — at these signs — Man tasted indeed the first fruits of peace.

When the mountain peaks saw once more the new dawn, — It seemed as if a fire shone forth from him, and radiated far, — For the spirit of sacrifice is a light, — That far above death, shines eternally.

When the breath of peace arose at dawn, — It told at first to the great, drowsy ears of corn, — Then to the swollen grapes, all gilded by the sun, — The glory of the vines and cornfields.

From the corn to the green vine branches, and from hill to plain — An emotion flies, borne by the breeze; — And the noise of the sea rising high, accompanies — The song of the plains and the hymn of the mountain-peaks.

— “ Glory to thee oh Earth! Love has entered into thee.... — The flesh of the Victim has made thee a human heart. — Matter understands that she is a sacred thing, — Bearing within herself the spirit she will be to-morrow.

“ Hosannah! all the dead, with new souls, — Live again, more perfect in a new generation!... — How you have grown, oh widows' little children! — Over the graves of the dead, take up again their work.

“ Rebuild, loftier still, temples and palaces, — Into the brazen bells put a clapper of gold; — Our heroes, your immortal example, — Died that the heart might rule as sovereign.

“ Hear in yourselves the will of these tombs : —

Work; and create a new beauty, without end; — But guard your doves well from the vulture; — So that the world may never more be drenched in blood! —

“ Beneath a triumphal arch built up with swords; — Guard the blooming maid and the little child. — Force had conquered usurped glories : — Spirit, hold it well beneath thy sword, thou alone shalt triumph!

“ Glory, holy peace, to thee! but be thou lofty-souled — Accepting no shame, and resenting the least affront; — And, rivers, hills and seas, happy to be frontiers, — Shall be the just pride of our sons that are to come. ”

TO THE SUN OF SOLLIÈS-LE-VIEUX,
ONCE A TOWN, ALREADY A RUIN,
DOMINATED, THESE NINE HUNDRED YEARS, BY
ITS CHURCH, WITNESS FAITHFUL AND PRECIOUS
OF THE TIMES OF PRAYER AND DISCIPLINE,
IN THE MIDST OF THE GREAT WALLS
CRUMBLING AND FAMILIAR,
BUILT BY THE TEMPLARS ON THE HILL,
AT THE FOOT OF THE HOUSE OF GOD
THAT MY HUMBLE DWELLING TOUCHES,
BEFORE THE BEAUTIES OF A VAST HORIZON,
THIS PŒM, SYMBOLISED
BY MY COTTAGE, LEANING AGAINST THE CHURCH,
THIS TESTAMENT OF LOVE WAS DREAMED AND WRITTEN,
IN THE THIRD YEAR OF THE GREAT FRENCH WAR,
AND THE YEAR MCMXVI
A. D.

December 1916.

Translated from the French of
JEAN AICARD,
of the French Academy,
by MARGARET GUNNING.

A LA FRANCE

PAR

RUDYARD KIPLING

(Ode écrite en juin 1913.)

Toi qui as connu tous les malheurs connus, qui les as surmontés — Parce que tu portais en toi la saine et légère joie de vivre, ce bouclier de la Gaule, — Sans retenue dans le luxe, sans faiblesse dans l'effort, — Toi, terrible d'une force que tu tires de ton sol inépuisable, — Juge le plus sévère de ta propre valeur, le plus indulgent à l'esprit de l'homme, — La première à suivre la vérité nouvelle, la dernière à abandonner les vieilles vérités, — France chérie de toute âme qui aime le prochain.

Avant notre naissance, te souviens-tu? côte à côte nous nous agitions — Ensemble dans le sein de Rome, impatients de commencer le combat. — Avant que l'on connût la différence de nos langues, on connaissait notre future tâche : — Chacun de ces deux peuples devait, en for-

geant son sort, modeler celui de l'autre. — C'est pour cela que nous avons tous deux remué l'humanité jusqu'à ce que toute la terre fût nôtre! — Que, d'un bout du monde à l'autre, nos querelles ont suscité des pouvoirs, fondé ou renversé des trônes — Pour permettre à chacun de barrer la route de l'autre, — Peuples dont nous faisons nos avant-postes, les mercenaires de notre courroux. — C'est pour cela que nous avons rempli la mer d'orages, que nous avons franchi, en les brisant, — Les portes de mondes nouveaux, sans savoir qui, de nous deux, avait passé le premier. — La main sur la garde de notre épée, te rappelles-tu? et tout prêts à frapper, — Certains que, quelle que fût la rencontre, elle finirait en bataille, — Éperonnés et arrêtés à la fois à chaque pas par la force l'un de l'autre, — Nous avons parcouru le cours des âges et toute la largeur des océans.

Où avez-vous reculé devant nous? Où avons-nous reculé devant vous? — Cherchez une vague qui n'ait pas connu une guerre entre nous. — D'autres peuples nous ont retenus un moment, mais d'un charme moins puissant; — Nous les quitions pour nous élancer l'un vers l'autre, — Car nous éprouvions le délice commun d'une lutte égale; — Chacun de nous fut, pour l'autre, mystère, terreur, passion, amour, — Au tribunal l'un de l'autre, avec nos preuves, nous venions. — Quel autre combat nous eût offert un honneur aussi grand, des adversaires aussi audacieux?

De la gorge l'un de l'autre, nous arrachions, suprême récompense du courage, — Un cri d'admiration qui s'échappait entre le coup et la parade. — Chacun de nous a versé dans la coupe de l'autre son sang et ses larmes mêlés, — Les joies brutales, les espoirs démesurés, les angoisses intolérables, — Tout ce qui a souillé la vie, tout ce qui l'a relevée depuis un millier d'années, — Les épreuves supportées au delà des forces, les combats livrés sous tous les climats, — O compagne, nous avons vécu grandement au long des siècles!

Accouplés sous le même joug de souvenirs et de remords, maintenant nous aspirons au repos. — Riant des anciennes trahisons que le temps a tournées en plaisanteries, — Nous pardonnant le vieux crime qu'aucun pardon n'effacera jamais : — Le péché éternel, dont chacun de nous eut sa part sur la place du Marché de Rouen.

Maintenant, nous regardons monter des années nouvelles, nous demandant si elles sont grosses — De plus d'éclairs que nous n'en avons autrefois lancés. — Maintenant, nous entendons de nouvelles voix s'élever, questionner, se vanter ou crier — Comme nous criions avec rage, te rappelles-tu? quand nos foules étaient déchainées. — Maintenant, nous comptons de nouvelles quilles à flot, de nouvelles armées sur pied — Massées comme étaient les nôtres, te rappelles-tu? quand nous préparions nos

coups. — Pour l'amour même de la vie, nous avons dû apprendre à connaître chacun la lame de l'autre. — Quel sang, quel fer, pourraient faire plus que nous n'avons fait ?

C'était une rude école, celle où nous avons appris à pénétrer nos pensées. — Quel sang, quel fer, pourraient séparer des choses que nous ne puissions réunir, — Nous qui avons dévasté les côtes l'un de l'autre, pillé les foyers l'un de l'autre, — Depuis le temps où l'épée de Brennus a sonné en tombant dans la balance de Rome ! — Écoute, prenons-nous de nouveau corps à corps, ceinture contre ceinture. — Unies enfin pour la garde vigilante qui conserve la paix à la terre.

RUDYARD KIPLING.

1913.

L'ode magnifique qu'on vient de lire doit d'autant plus nous toucher que, parmi les écrivains de son pays, Rudyard Kipling est, par excellence, un génie anglais.

Sa popularité est née, en grande partie, des accents qu'il a su trouver pour célébrer l'énergie anglo-saxonne et « la plus grande Angleterre ». Ses poèmes de *The Seven Seas* retentissent profondément dans le cœur de chacun de ses compatriotes. Enfin, on n'a pas oublié que le prix Nobel de littérature lui a été décerné il y a quelques années.

A L'ANGLETERRE

(Réponse à Kipling écrite en juillet 1913.)

Anglais! depuis les temps où nos pères, dans Rome,
Portaient, déjà plus forts que les pires destins,
Tous les rêves qui font la majesté de l'homme,

Jamais, même en des jours, qui ne sont pas lointains,
Où nos orgueils jumeaux, riant dans les batailles,
Échangeaient de la grâce et des saluts hautains,

Jamais encor, dressant un éloge à nos tailles,
Vous n'aviez si vibrant, dans l'or pur des clairons,
Jeté l'appel qui fait s'écrouler les murailles!

Votre héraut nous a charmés! Nous l'admirons,
Ce barde valeureux que l'univers couronne,
Et dont l'Inde a forgé les chantants éperons.

Vivat Rudyard Kipling, son œuvre et sa personne,
Son âme de poète et son cœur de soldat !
Toute la terre entend la diane qu'il sonne.

Il lutte pour la paix, et c'est le bon combat ;
Tout notre orgueil tressaille à son ode sublime
Où nous sentons que, près du nôtre, son cœur bat !

Oui, nous eûmes jadis plus d'un duel magnanime,
Et nous étions tous deux — triomphants tour à tour —
Jaloux d'escalader la même haute cime ;

Maintenant, nous voyons qu'elle se nomme amour,
Et nous nous rencontrons sur ce sommet de gloire :
La guerre eut son moment ; la paix aura son jour.

Notre amitié va clore enfin cette ère noire
Où le fer donnait seul des lois à l'univers,
Et nous ouvrons un temple inconnu dans l'Histoire.

Dans ce temple serein gardons nos lauriers verts,
Même ceux qu'on cueillit, sanglants, dans les mêlées,
Mais, de nos pavillons unis, qu'ils soient couverts.

Et si d'autres jôûteurs, en des heures troublées
Par les rêves de mort d'un passé renaissant,
Essayaient, sous le choc de leurs forces triplées,

De faire, malgré nous, vers des destins de sang,
Pencher l'un des plateaux de la grande balance,
Nous jetterions dans l'autre un contre-poids puissant ;

Quel? les glaives liés d'Angleterre et de France,
Où luit, gravé, le mot de paix, ce mot divin,
Si magiquement lourd d'une sainte espérance,

Qu'ils ne tomberont pas dans la balance en vain!
Et le soleil mettra de tels feux sur leurs lames,
Ils sonneront si clair sur le plateau d'airain,

Éveillant des échos si profonds dans les âmes,
Que le monde charmé tendra les mains vers nous!
Vers nous iront les cœurs des vierges et des femmes,

Et les baisers chantants des enfants à genoux! —
...Après avoir défait et fait plus d'un empire,
Oui, Kipling! nous avons saigné sous de grands coups,

Connu tous les malheurs et surmonté le pire!
Mais la joie est en nous, et c'est l'orgueil gaulois,
Ce magnifique orgueil que ton ode respire.

Et maintenant, Kipling, — par-dessus nos exploits,
Nous aimons la pitié douce, énergique et tendre,
Qui combat et qui meurt pour de meilleures lois!

Oui, tendre, c'est le mot qu'il nous plaît mieux d'entendre,
Celui qu'apporta Christ au vieux monde romain
Et qu'appelle l'humanité, lasse d'attendre!

Tandis que l'olivier frissonne dans ta main,
Kipling! regarde au ciel : sur le drapeau qui flotte
Un oiseau passe et chante avec un cœur humain!

L'arche humaine n'a plus la haine pour pilote ;
Elle n'aime plus voir, sous des ciels orageux,
Un sang jeune empourprer l'Océan qui sanglote.

Tout l'avenir convie à de plus nobles jeux
Ta vaillance, la nôtre, et tous nos jeunes hommes ;
C'est sans être cruels qu'ils seront courageux.

Ce qui le mieux fait voir quels grands amis nous sommes,
Kipling, — c'est que, parmi nos plus fières cités,
C'est la vieille Rouen, la seule, que tu nommes.

Ce nom éveille en nous les plus belles fiertés ;
Il met sur cet amour, dont la France est l'apôtre,
Son resplendissement de feux ensanglantés ;

Car l'idéal guerrier de Jeanne, c'est le nôtre ;
Ceux qu'elle a combattus, sans les avoir haïs,
N'avaient qu'un nom : celui d'envahisseurs : point d'autre!

Mais elle se voulait libre dans son pays...
Telle est Jeanne, Kipling : Elle est la Paix en armes.
Elle, c'est nous ; ses vœux ne seront point trahis ;

Voilà pourquoi, rien qu'en la nommant, tu nous charmes,
Et tu fais, du profond de nos cœurs, à nos yeux,
Monter l'enthousiasme et les plus nobles larmes...

Hourrah pour l'Angleterre et Kipling glorieux !

JEAN AICARD.

1913.

TO ENGLAND

(Ode written in July 1913.)

Englishmen! since the times when our fathers, in Rome, — Already stronger than the worst destinies bore within them, — All the dreams that make the majesty of man.

Never, even in days not long past, — When your pride and ours, twin-brothers, laughing in the battles, — Saluted each other with haughty grace.

Never yet, raising a voice of praise worthy of us both, — Had you, so vibrant, in the pure gold of the clairons, — The call that makes the ramparts fall!

Your herald hath charmed us! We admire him, — That valourous bard crowned by the universe, — Whose sounding spurs India hath forged.

Long live Rudyard Kipling, himself and his works, —
His poet's soul and soldier's heart! — The whole world
hears the bugle-call he sounds.

He fights for peace, and 'tis the good fight; — All our
pride thrills at his ode sublime — In which we feel his
heart beat close to our own.

Yes, of old, we fought many a noble duel, — And
jealously, — triumphant each in turn —, — We tried to
scale the same high peak :

Now we see that its name is Love, — And we meet
upon that summit of glory : — War had its moment;
peace shall have its day.

Our friendship shall close at last that dark age —
When the sword alone gave its laws to the world, — And
we open a temple, unknown in History.

In that serene temple let us keep our green laurels,
— Even those we gathered blood-red in the battles, —
But let them be covered with our standards, united.

And if other tilters, in hours troubled — By the dreams
of death of a renascent past, — Were to try, beneath
the shock of their tripled forces,

To weigh down, in spite of us, one side of the great scales, — Towards a destiny of blood, — Into the other side we would cast a mighty counterpoise.

What but the swords of England and of France? — Swords bound together, on whose blades shines, engraved, the word of peace, word divine, — So magically charged with a righteous hope.

Oh! not in vain shall they fall into the balance! — And the sun will throw such fire on their blades, — They will ring so clear on the brazen scale.

Awakening such deep echoes in men's souls, — That the whole world, charmed, will stretch out its hands to us! — To us will go out the hearts of matrons and of maids,

And the music of kneeling children's kisses! — —
... After making and unmaking more than one Empire,
— Yes, Kipling, we have bled under heavy blows,

Known every misfortune and overcome the word! —
But joy is within us, and 'tis the pride of the Gaul, —
That magnificent pride expressed by thine ode.

And now Kipling, — above all our exploits, — We

love pity, soft, energetic and tender — Pity that fights and dies for better laws!

Yes, tender, that is the word we most love to hear, — The word Christ brought to the old Roman world — For which mankind yearns, weary of waiting.

While the olive branch trembles in thy hand, — Kipling! look up to the sky; over the fluttering flag — A bird passes that sings as with a human heart!

No more the human ark hath for a pilot, hate; — No more she loves to see under stormy skies, — The blood of youth redden the sobbing Ocean.

The whole future invites to nobler jousts — Thy valiance, our own, and all our youth; — And they will be brave without cruelty.

And the thing that best proves what great friends we are, — Kipling, — is this, that among our proudest cities, — It is old Rouen alone, that thou callest by her name.

That name awakes in us the noblest pride; — And sheds on that Love whose apostle France is, — Its splendour of blood-red fires.

For Joan's ideal warrior is ours too; — Those she fought against without hating them, — Had but one name; the invader's : none other!

But she, Joan, would be free in her own land.... — Such the Maid, Kipling : She is Peace in arms. — She, 'tis we ourselves; her will shall not be betrayed.

And therefore thou charmest us by merely naming her, — And from the depths of our hearts thou makest rise to our eyes, — Enthusiasm and the noblest tears....

Hurrah for England and the glorious Kipling!

Translated from the French of

JEAN AICARD,
of the French Academy,

by MARGARET GUNNING.

IL SANGUE
DEL
SACRIFIZIO.

TRADUCTION

DE M. S. LALLICI

IL SANGUE DEL SACRIFIZIO

ALLA FRANCIA,
AL BELGIO, ALL' INGHILTERRA,
ALLA RUSSIA,
ALLA SERBIA, AL MONTENEGRO,
ALLA RUMANIA, ALL' ITALIA,
AL PORTOGALLO,
ALL' AMERICA,
A TUTTI I LORO MORTI,
A TUTTI I LORO FERITI,
QUESTO POEMA
È DEDICATO.

Egli gridò : « Francia! » poi, senza dolore e senza pensiero, Egli cadde, in faccia, al cielo, col petto trapassato, perchè così avevano voluto dei malvagi re.

Riverso sul dorso, le braccia aperte, come in croce, egli entrò nella morte come in un sogno.

Sulle prime, egli si credette addormentato sopra una spiaggia, imperocchè, tutt' intorno a lui, i singhiozzi dei morenti, regolari, traversati da lunghe strida strazianti, sembravano la voce d'una orribile burrasca, nelle notti in cui il mare si torce disperatamente.

Quindi egli si destò, ma soltanto in ispirito.

Allora gli parve d'essere Gesù Cristo, così che, senza sorpresa — addentrandosi nel mistero — martire smisurato, confitto contro la terra che si volge, onde sposava la superficie, egli copriva l'universo di agonia e di amore.

Ed i mari, ed i cieli, sere vermiglie, rosei mattini, i richiami infiniti degli uomini e delle cose, le belve delle foreste e gli uccelli dell'aria; tutto si unì nel suo cuore per scongiurare l'inferno.

Sospiri degli oceani, leggeri respiri dell'uomo, tutto è ritmo profonde nella veglia e nel sonno; è il ritmo che fa gli universi così belli.

E se tutte le lunghe pene urlate sulle tombe, tutte quelle dei moribondi irti per lo spavento, e tutte quelle del mare in furore, quando venta (differenti e commiste) si urtassero nell' atmosfera; un ritmo ancora, simile al rombo degli ampi mari, nel momento in cui il cielo squassato accennava a acrollare in frantumi, sottometterebbe questo caos alle leggi fisse del numero.

Nessun grido, per quanto lo voglia, resta isolato, e delle migliaia di gridi, nello spazio commosso, incontrandone migliaia d'altri, vi si confondono; altre migliaia, distinte da esse, loro rispondono, e questi accordi fatali fanno, di questi gridi discrepanti, l'eterno àlito uguale dei vivi e dei morti.

L'uomo che giace, coricato nel suo sangue che spiccia — nel gran ritmo del dolore universale — rabbrivisce, trasformato dalla nuca ai piedi. Le curve dei suoi fianchi gli sembrano delle valli, le sue ginocchia sollevate sono come delle montagne; tutto il suo sangue cola in fiumi per i campi; la sua anima sente le sue ossa, peste e nascoste, sotto al suolo e sotto alla sua propria carne, connaturarsi colle rocce; egli è tutto: vita e morte, l'antinomia intera; e, sull'orrido globo, sacerdote ed olocausto, s'offre agli dei sconosciuti, martire immortale.

— « Noi, i fiumi trascinatori di mondi; figli de' nevai vergini e bianchi; noi che, nelle reti dei nostri gorghi, imprigioniamo tremuli soli;

Noi, che di fresca luce irroriamo, in sfondi riflessi, presso ai fieri castelli la capanna, e le alte torri delle città;

Noi, creatori di capitali; noi, che non ci arretriamo mai; noi, onde le sorgenti nate sono immacolate e sulle vette;

Noi che, con ogni nostra spuma sonora, rechiamo ai mari più d'una squadra di carichi battelli — fluttuanti tesori — sotto al vecchio ponte che li incornicia;

Noi, le grandi strade in moto, azzurri vincoli di popoli amici; noi, fatti passare sotto ad un arco — trionfanti, liberi e docili;

Noi, artefici di utili bellezze; noi, i larghi fiumi generosi, che spargiamo i fiori delle nostre sponde sul sentiero degli innamorati;

Ma che altresì rendiamo feconde le viti e fecondi i grani; noi, fiumi trascinatori di mondi, da chi dunque siamo turbati?

Un nuovo affluente, un nuovo tributario arriva nelle nostre chiare acque; rosso e nero; la capinera è fuggita dalla nostra riva, dal musicale schermo dei nostri canneti.

Non più coppie, dalle mani intrecciate, sui verdi nastri erbosi dei nostri margini.... Dove sono le nostre purezze d'un tempo? perchè convogliamo noi dei defunti?

L'odioso incendio ci colora; livido di giorno, rosso alla notte; noi non discerniamo più altra aurora; è in noi un funebre bagliore che ci chiazza.

La cattedrale avvampa e si sfascia, e dovunque degli spettri foschi, degli esiliati in miserabile folla, vagolano nel terrore delle sere eterne; noi volevamo la felicità della gente, pace santa, semplici amori; ed eccoci, maledetti che siamo, fiumi di angoscia e di sangue! »

Allora l'uomo giacente, irrigidendo le sue vertebre, rispose — e la sua voce fece tremare le tenebre :

— « I fiumi scorrevano puri; dei mostri vennero ad attossicarli di mali sino a quel tempo ignoti. O fiumi, io ho voluto proteggere le vostre acque limpide, i vostri borghi e le vostre città dai campanili secolari, i vostri palazzi, i vostri giardini, i nevai (vostri padri), i cieli che, nel vostro cristallo, parevano cieli di sogno, ed è perciò che io muojo, le braccia aperte, di fronte agli astri.... O fiumi, ormai specchi delle nostre sventure, addio! — Ma, tosto o tardi, io rivivrò vittorioso : o fiumi re, la vostra porpora è il sangue del mio cuore. »

Ed ecco. I monti, onde l'altezza forma gli abissi, i monti abbigliati in candida veste e che portano sulle loro cime delle stole scintillanti di costellazioni — gridarono ai re ed ai popoli :

— « Alti e puri, noi eravamo delle are sotto ad un velo, i primi visitati dalla prima stella, i primi tinti dal giorno che spunta in oriente; il lampo che sprizza, per voi, come segno fatale, annunzia, per noi, l'alleanza suggellata dai fuochi del firmamento colle nevi inviolate. Nondimeno, quando saliste verso di noi col bastone in pugno, noi deponemmo ai vostri piedi tutto ciò che non era che umano : le falde dai gravi lavori, la palude dalle gravi esalazioni, e il nostro afflato, il vento dei grandi entusiasmi, che vi afferrava a rimorchio nel suo impeto irresistibile, ispirandovi la brama di scalare l'empireo. Oggi voi conducete fino a noi l'odio e la vergogna; i vostri cuori si fanno più bassi più il gradino che calcate è sublime, e i vostri tanfi di tomba ammor-

bano i ghiacciai. Jeri, noi laceravamo, quando voi ci attraversavate, le nostre lunghe cappe, e le nostre vergini, le nevi eccelse, vi accoglievano con dolcezza, come degli ospiti, e il Dio, che morì sopra un monte ronchioso, vi sorrideva quassù dal cerchio delle sfere più turchine. Oggi i vostri cannoni, cupi sulla cresta bianca, scotendo gli echi, provocano le valanghe. Jeri, quando il vostro affetto menzognero ci venerava, malgrado il nostro orgoglio, noi provavamo rammarico che le catene di picchi si chiamassero frontiera; ma, lo spirito assoggettando senza posa la materia, si videro sorvolanti sui nostri deserti, privi di vie tracciate, dei condòri meravigliosi, i vostri uccelli meccanici, tentare in pieno etere i superbi viaggi. E noi eravamo, sotto ad essi, altèri e raziocinanti. Nell'abbassar voi, avete abbassato il nostro orgoglio. Ora, i nostri ghiacciai sono tristi come in lutto, poichè l'avione..., da cui gronda un sangue di delitti, imbratta la maestà tranquilla dei nostri cocuzzoli.... I baratri, traboccanti di caligine, sono meno spaventosi dei cuori degli uomini, che si sgozzano l'un coll'altro. O nazioni senza senno, o nazioni che l'ira governa, l'orso è migliore di voi nel suo nobile antro, e il lupo vi dispregia e l'aquila a voi impreca, e i veri cieli vi sono un dominio vietato. »

Il dolce martire cristiano, più dolce di Prometeo, lanciò ai monti altèri la sua risposta irritata :

— « Voi sognavate sotto al cielo; degli uomini sono venuti a contaminarvi con dei mali ignoti sino a quell'istante, ma io — spirito che osserva e cuore che protegge — o monti altèri, ho voluto soccorrere la vostra neve, i vostri ghiacciai gloriosi, i vostri deserti senza strade, la libertà che vive lontana dai patti umani, la suprema bellezza del vostro aspetto superbo, ed io vi ho difesi, anche ostacoli e frontiere.... Se io ho ben combattuto, le pianure lo diranno. Io ho voluto serbarvi incolumi da qualsiasi ingiuria, e i vostri orgogli sono nutriti col meglio del mio sogno.

« Chi vi preme col piede crede che il suo cuore si elevi, chi respira la vostra aria sente allargarsi il cuore, ma colui non è ancora un vero vincitore, perchè lo spirito conosce una più fiera cima e il sacrificio è un monte

più baldo. È per averlo scalato, ad onta di tutti i terrori, che io morii al vostro cospetto, cadendo — le braccia in croce — sui vostri mantelli reali, bianchi come l'ermellino; le mie gocce di sangue sono macchie divine; io muojo più grande di voi, fulminati imperituri; la vittima è più vicina a Dio degli altari su cui si immola. »

Egli disse.... E il sangue puro, che vuotava le sue arterie, si porgeva alle grandi seti degli alberi sotto alle glebe, e — dalle voragini di agonia dove l'anima sua si sommergeva — egli udì gemere lo spirito del bosco.

— « Noi eravamo le foreste profonde, noi dondolavamo le nostre cupole verdi, che altalenavano a grandi ondate — come i mari ;

noi riparavamo, sotto alla nostra testura, delle frutta, dei fiori, dei canti di pennuti, imitando i bei susurri delle vaste acque ;

noi tendevamo alla povera femmina, al vecchio che cammina con isforzo, i nostri sterpi secchi, alimento del focolare che fiammeggia ;

alla pesante ascia aguzza, che mutilava le nostre fronde
noi davamo, uomini! gl' impiantiti e gli scheletri delle
vostre case;

noi davamo la coccola, la mammola allo scolareto,
lieto di sorprendere nelle sue cavità il nido pigolante;

il tubare della tortorella scendeva come un fascino
sottile dalla covata, che sognava sotto l'ala — in aprile;

noi ci piacevamo a tener celate sotto ai nostri fiori,
nei nostri labirinti solitari, i vostri giovani visi vicini
vicini, o cari amanti;

noi eravamo le foreste profonde, noi dondolavamo le
nostre cupole verdi, che si cullavano a grandi ondate —
come i mari.

Ed ora, sotto alla mitraglia rabbiosa, i nostri tronchi,
cincischiati dal ferro, bruciacchiati dal fuoco, si avvili-
cono fra i residui di rami scerpatis e — cadaveri freme-
bondi — drizzano le estremità verso Dio.

Noi eravamo le foreste indulgenti e soavi; le nostre
buone querce, tanto più robuste quanto più antiche, las-
ciavano esistere sotto al loro ceppo le raggere dei mus-
chi, il fragile insetto d'oro e la cerva dai timidi occhi;

Noi eravamo dei grandi boschi, grandi come reami; i boschi misteriosi son dei templi mobili, e i loro fusti svelti, sotto a mille curvilinei soffitti, li ninnano per l'impulso armonioso dei venti.

L'anima trovava in noi dei barlumi imprecisi, tutto l'arcano ed il silenzio d'un luogo santo; noi eravamo sotto al cielo le vive chiese, che ogni primavera portava un po' più accosto a Dio.

E il cielo, che penetra in noi per gli spiazzi aperti, ascoltava il nostro omaggio allo splendor del giorno, quando l'organo vibrante dei boschi in preghiera intonava l'inno della vita e dell' eterno amore. »

— « Foreste, ho difeso i vostri inni, le vostre ombre, la dolce notte che piove dai vostri rami spessi; è su di me che han colpito l' odio e gli oltraggi, allora che vi devastarono, o grandi asili di pace.

Foreste di Francia, e voi tutte, foreste del mondo, voi che popolò di dei il pavido sogno; voi, onde la notte sacra, antica, è così buja che la notte del cielo — sola — ha maggior maestà;

ciò che morì, per mezzo vostro risuscita e si risollewa; i feretri, di voi nati, in voi rinverdiranno; in voi, la mia carne già sale; essa è vostra linfa, e l'unità del mondo abbonda sotto alla mia fronte;

foreste, io soffro in voi ; il vostro lagno è il mio lagno ;
l' inno de' vostri dolori è secondo il mio spirito,

e io mi do a voi in comunione santa ; a voi, figlie
del lagno, che portò Gesù Cristo. »

In corse, sempre e giammai compiute, con delle grida senza fine, senza fine inseguendosi, i flutti, montagne d'acqua enfiate dal vento, cercano di fuggir la sferza tumultuosa del vento.

I monti, questi flutti rappresi, si ritrovano in essi, ma fluidi come nei giorni del caos primitivo.

La foresta, nelle grinze delle acque perennemente inquiete, ravvisa l'effigie della sua notte verde e il suo ritmo lamentoso.

Dinanzi agli oceani, primi padri dei mondi, l'essere — palpitando — intuisce che egli ne fu generato; la grazia stessa nasce dalle volute, dagli intrichi dei loro cavalloni; la vita è un brivido dell' abisso sacro.

Ora l' onda in furore, incalzata da altre onde, tramuta i suoi clamori in bestemmie ; tutti i vetusti oceani, padri di tutte le vite, hanno gridato, rivolti ai re e alle nazioni :

— « Sotto al ferro ed al fuoco delle macchine brontolanti, con voi, come voi, sottomessi ai tristi tempi, messaggeri disciplinati, noi piegavamo le nostre schiene, noi portavamo i vostri tesori e i vostri leviathan.

Quando i vostri vascelli si destinavano a tranquille conquiste, noi, sicuri di percuotere invano i loro grossi scudi, noi eravamo, sotto ai vostri piedi livellatori di tempeste, delle pianure di alleanza e dei cammini di pace.

Noi provavamo orgoglio nel servire il genio; gli uomini ci sembravano i nostri re vittoriosi; fonti e spere della vita infinita, in essi veneravamo degli dei creatori di dei.

Grandi vascelli, noi baciavamo l'acciajo delle vostre corazze, perchè voi dovevate sottoporre al cuore l'istinto debellato, e voi recavate in grembo la lusinga di riavvi-

cinare le stirpi e di amalgamarle un giorno nella santa unità.

Ed ecco che, nei nostri recessi, ove l'uragano fa, per amore, degli sconvolgimenti sublimi, varchi dischiusi ai raggi del giorno, i nostri gorgi che, delle navi gigantesche, non vedevano che i ventri neri, le inghiottono — gole spalancate e formidabili imbuto —.

Lo « steamer », grande come una città, si ferma fischiando e ansimando, quando la torpedine, folgore vigliacca, tocca, scoppia e gli squarcia un' anca.

Tremila innocenti, fanciulli, donne, impazziti, tremanti, sul ponte.... Sul deserto degli alti flutti, non risponde una pietà.

Il colosso barcolla, si fende, egli oscilla ancora spasimante, si tuffa; il mare ricopre il grande piroscalo che discende.

Sotto a dei flutti che non hanno più stizza, annichilito senza lotta, senza cannoni, egli discende, zeppo d'una folla, verso delle ripe che non hanno più nome.

Un brivido per un minuto, scorre su questo punto dell'oceano, un brivido di orrore, un brivido di raccapriccio delle grandi onde, che compiangono il vascello colosso.

Gli avanzi della nave spacciata si adagiano; delle salme nuotano veloci verso gli isolotti; e dei mostri cozzano dei loro musci, delle loro sanne e delle loro pupille contro i finestrini della carcassa.

Vi si attendeva nei porti, o defunti che scivolate in balia dei flutti, o vascello montato da defunti, sui cui occhi non calarono le palpebre.

Ed il mare, indignato, gridò : « Chi è l' uomo che consuma l' immenso delitto e l' aveva deciso? Se osa svelarsi, colui, che si sveli! »

Un grido risponde da lungi :

« Io non l' ho voluto. »

È il suono d' una voce in cui trema la bugia; così flebile che si può credere d' aver inteso male. È il grido sordo, lontano, che l' eco prolunga; grido di lupo, preso dalla rabbia e ululante perdutoamente.

— « Io non l' ho fatto » ripeté la voce serda,

« io, non l' ho voluto. »

Poi, sempre indebolendosi, il grido, come soffocato, spegnesi nella notte cupa, in cui dei lampi, mùtoli, sembrano intrisi di sangue.

— « O fiumi, foreste, monti, e voi, mari senza limiti, io vi chiamo a testimoni che quell' uomo mente.

Egli ha fatto della sua razza una stirpe maledetta ; egli mente per timore e per disperazione.

Egli mente ; il suo cuore si contrae e la sua ragione vacilla. Fiumi e mari, foreste smisurate, fiere cime — ricordatevi bene della sua menzogna e ricordatevi della mia parola : e voi, fanciulletti, ricordatevene per sempre.

Egli tenta una menzogna all' altezza del suo crimine. Il grido che vuol mentire non è mai abbastanza alto. Sola la verità può assurgere al sublime : essa è il *verbo*, e la menzogna non è che ciancia. »

Ciò gridò negli spazi, il gigante ferito, come il Filoclete antico; e il suo clamore fu inteso, dall' occaso all'oriente, per l'universo cristiano.

Egli disse ancora : « O cieli, o terra, tutti i sacrificati sanguinanti parlano in me! io porto, nel mio cuore solitario, l'universo tutto intero, il suo amore e la sua fede.

Io sono la verità assoluta, lo spirito divino, che muore e senza fine risuscita, l'anima in cui si riflette il mondo, lo spirito secreto, che mena a Dio l'umanità.

Più spesso io muojo e più si eleva verso l'ignoto soffuso di nebbia il desiderio dei mortali; io sono lo spirito nato dal sogno, che porta in sè tutti gli astri di tutti gli orizzonti.

Io lascio in eredità amore e lievito di risorgimento agli nomini senza pietà, che si scannano tra loro; io sono

il sacrificio, essenza dell' amore, — ideale di tutti i dogliosi.

Le terre, i mari, i fiumi sanguinano del mio sangue, parlano colla mia voce.... Padri in gramaglie, ragazzi e vedove, non piangete più! i vostri occhi vedranno ciò che io veggo. »

Egli disse. Un gran brivido traversò tutto il globo, che vibrò come pianta sfiorata dai venti. La grande notte cullò nelle pieghe della sua veste tutti i sacrificati, tutti, morti e sopravvivenenti.

Ogni anima è, per un filo, congiunta alle altre anime; ogni secolo si dedica all' avvenire umano :

— « Se nessuno perisse per voi » — dicevano le donne
— « quale sarebbe, cari fanciulletti, la vostra dimane? »

E la Carità, vergine un momento dimenticata, resisteva colla clava a dei soldati carnefici e, fiera di soffrire, la vergine meravigliosa, trasudante di orgoglio, figliava degli eroi.

L'attacco dei demoni suscita gli arcangeli; Gabriele calpesterà il dragone che rinasce, ed i giusti annegheranno, precipitandosi a falangi, sotto il diluvio del loro sangue, le vampate d'Averno.

Ammassi di ceneri che franano, pallidi resti dell' arte divina, gli spettri delle città combuste si levano replicando : « Lovanio ! Lovanio ! Lovanio ! »

E Lovanio, cuore del Belgio, città incenerita, fumoso braciere, Lovanio gittò la sua tragica protesta, che si ripercoterà nel mondo in perpetuo.

« Io fui uno dei templi del Libro, io insegnavo l' amore e la fede. Queste divine ragioni della vita vivificavano il Libro e respiravano in me.

O foglietti elettrizzanti delle Bibbie, dei dotti vi hanno strappati ; e dei filosofi esosi hanno dato al rogo il vostro sacrario e voi, libri sacri !

Un dì, il brutale Alessandro, Poeta, risparmiava la tua casa : i barbari hanno ridotto in polvere il Libro, arte, verso, o scienza e sillogismo ;

tutto, biblioteca e museo, la bellezza pura della psiche, concetto e realizzazione. Se essi nulla han risparmiato è che essi nulla han compreso. »

Il fuoco avvampa, la cenere vola.... Il Libro si consuma invano. Non si brucia la parola, che si eleva eterna :
« Lovanio! »

Allora il ferro, nelle viscere della terra, o sull' incudine, al cadenzato botto dei magli pesanti, gridò — fratello non prezioso dell' oro, che niente àltera :

— « I miei servigi mi han reso il principe dei metalli.

Superbo dell' uomo che io assecondo, sono il metallo sovrano : io apro la ferita fecondatrice, per cui il solco riceve la semente.

Accarezzato, strofinato dalla terra, io splendo come un astro e, da me, dalla mia primordiale fatica, sono satollati i poveri ed il re.

Io ho segato l' augusta colonna, che sostiene i templi degli dei; io ho fatto la statua ed il busto degli eroi più famosi.

Risoluto soffocatore di cieche collere o d'inique rivolte, io ho fatto, dinanzi ai belluari, fiaccar la cer-vice degli enormi leoni.

Io cingo l'orbita del mondo, per monti, mari e selve; nelle mie spire, la rotonda terra è come un pallone nella sua rete.

E le valli che un' arcata cavalca, ed i fiumi dal copioso elemento, vedono uomini di lento passo vincere le ali degli uccelli....

Un giorno la terra, listata da un filo che s'incasta sotto al mare, non avrà che un cuore, che un pensiero; ed è grazie alla virtù del ferro.

Ed io, io che fornisco alla terra questi pegni d'un miglior destino, io veggo la mia opera salutare ancella dell'odio e della sventura.

Coll' elsa a mo' di croce, io fui la Spada gloriosa nell'era feudale, ma l'uomo, che l'aveva temprata, rinnega oggi Durandal.

Egli preferisce all'arma che brilla, nobile e leale sotto al sole, il losco ed occulto siluro o il pestifero gas. Già le magnifiche imprese d'er non è molto hanno raggiunto

nel silenzio quelle dei vaghi tornei; gli agguati, ecco la guerra, che una spia scaltra dirige;

io fui lorica cesellata, fui elmo dal cimiero ardimentoso; io piango il mio lustro tramontato, lo sfarzo della mia prima fortuna.

Io piango, io che son ritenuto senz' anima, l'èvo in cui Dio parlava ai re, i secoli in cui la spada corrusca comandava, alleata della Croce. »

Spada in pugno dell' eroe; vomero dell' aratro, tu che fosti in ogni epoca il mio miglior compagno; ferro per cui la formosità del mondo fu accresciuta; sii anche, quando faccia d'uopo che essa sia presidiata, l'acciajo della torva torpedine e del cannone.

Uccidi e sii per un attimo senza pietà; io sgocciolo sangue, ma il vero apostolo sdegnava che lo si compassioni Difendiamoci : il mio sogno ed il tuo sono così superbi! Iddio verrà. Per tutti coloro che preparano il suo regno, scolpisci una gloria alata sul frontone dei sepolcri.

Quando avremo vinto il popolo dei voraci, questi bevitori di sangue, gonfi di sozzo carname, allora noi costruremo le ultime corazze, e tu, ultima spada, in mano ad una prode generazione, tu sarai per sempre il Diritto, anima del ferro! »

Nelle loro caverne, ai piedi delle montagne, i leoni, questi re generosi, gl'imponenti leoni e le loro femmine, stupiti si dicevano a vicenda :

— « Sì, ci chiamavano re; così chiamavano i leoni, per la loro maestà, e perchè — più forti dell' uomo — sono forti senza essere crudeli.

La fame sola, in noi, è crudele; siamo costretti a subirne la legge, ma noi ammazziamo la gazzella senza godere della sua angoscia.

Assillati dalle leggi supreme, onde Dio solo conosce la mèta, è senza rallegrarci dei rantoli che ci cibiamo a norma del nostro appetito.

Ci chiamavano i magnanimi. Ma ecco che, bruttato di sangue, l'uomo, carico di tutti i crimini, s'inebria per le lagrime dell' innocente.

Egli non è dunque più il rispettabile padrone dei leoni, un giorno tanto vantati. Chi dunque ratificherà i nostri titoli, e confermerà la nostra maestà? »

Cionnullameno restiamo quelli che siamo. Restiamo i soli generosi (o leoni, più ammirevoli degli uomini), noi regneremo sovr' essi. »

— « No! no! Voi non siete re che se l'uomo vi nomina tali. Conservatevi immuni da disprezzo e da ribellione, o belve; non negate i meriti dell'uomo; chi di voi è morto per salvare un leone?

Io, io muojo, per salvare l'immortale prosapia di coloro che, come me, servono l'uomo ideale, o leoni!

E io benedico la nostra razza sdegnosa, che riavvicina l'animale al cuore degli uomini.

Il vostro Dio è quello che umilia il superbo e che v'impose di non sbranar Daniele. Il mio Dio è l'eterno sacrificato, il Verbo, più forte del leone e più dolce del miele.

Apprendete a leccare il mio sangue senza berlo, o leoni! Siate l'amore che non aspira alla gloria. Leccate la mia orribile piaga, e voi sarete amati.

Il fuoco mormora :

— « Quando l'uomo s'impossessò della luce, lampo di due pietre soffregate, in quella scintilla primitiva, egli conquistò tutti i miei fulgori.

Il piccolo fuoco brilla e scoppietta ; metti aureole alla mia legna, o piccolo fuoco !

Il primo raggruppamento, la famiglia, vide in me più che un essere : un dio.

L'uomo adora la mia chiara fiamma ! che rinfranca riscaldando ; e io fui la cura della donna, e io fui la tenerezza del bambino.

Essi pascevasi di carne cruda ; io ho cotto questo primo alimento ; poi la loro fame, da me soccorsa, conobbe il sapore della farina.

Io fui il consolante mistero, il primo elemento soggiogato, e io seppi dare alla terra le felicità che le avevo promesse.

Se il ferro, che uccide e che ferisce, anche si usa per arare, è che lui così altèro, assume, a mio talento, elasticità, ed io sono il suo despota.

Negli spazi, nelle mie sorgenti native, io sono la stella ed i soli; m'avevano date delle vestali per custodire i miei altari vermigli.

Io sono la carità, il faro : nelle burrasche, nella notte, io mostro al battello, che devia, lo scoglio a fior d'acqua illuminato.

Allorchè io divampava in incendi — fuochi del traditore o dell' imprudente, — dei salvatori dalle fibre audaci affrontavano il mio corruccio e il mio borbottio.

« Salvate il bimbo! il vecchio! le donne! » E, benedetto dalla folla commossa, un salvatore si cacciava tra le fiamme — da eroe — per gente mai vista!

Ed ora la guerra brucia dovunque degli interi villaggi, il globo è un vulcano che erutta, è un solo campo d'estesissimi bracieri.

Ed io il focolare, io il faro sferzato da venti feroci, io scorgo l'uomo, invaso da barbaro furore, nutrire i miei fuochi di corpi palpitanti!

Poichè l'uomo, amico delle sciagure, straccia i patti conclusi, spegnetevi, o facelle degli astri; l'uomo non vi merita più ».

« Focolare risplendente, io ho difesa la tua fiamma. Non maledirci tutti, o fuoco misterioso. Non si estinguerà mai una scinilla : l'anima, nè il baleno dello spirito che all'uomo guizza negli occhi.

Per la famiglia, per il marito e per la moglie, per il ragazzo, di cui sento il pianto e gli strilli, ciò che io ho difeso soprattutto è proprio la tua fiamma, è il focolare; e per il focolare, io muojo: »

Noi, la materia, noi, gli elementi, le cose, che facciamo qualche volta il male senza volerlo, intelligenze manchevoli di sviluppo, senza ideali e senza coscienza del dovere, noi subivamo dappertutto l'influenza delle anime; l'uomo ci dirigeva, noi eravamo in sua mano; noi illuminavamo di vive faville il suo cielo, la sua casa, la sua strada;

noi eravamo la materia, ma docile; i nostri fulmini penetravano, con magici sprazzi, la vita nascota, che veniva sorpresa fino all' imo del palazzo dei mari.

Noi avevamo abolito la distanza e l'assenza; l'opacità si fondeva in spettri variegati; l'uomo, aiutato dal nostro vigore, era quasi pari agli dei.

Noi eravamo i mezzi, invece d'essere l'ingombro; ogni notte diveniva per noi fonte di gioja.

Padrone dell' ora e del prodigio, l'uomo ci guidava all' amore.

La nostra forza ne era tacitamente soddisfatta. Vinta, essa pigliava un po' dell' anima dei vincitori.

Un istinto profetico presentiva, abbagliato, l'unità dei cuori.

E quando sul globo germogliava un benessere nuovo, per la sicurezza, ecco che il suolo traballa sotto ai piedi dell' uomo allibito.

Ed è lui che, sotto a sè stesso, scava un orribile trabocchetto, che storna da bei destini gli elementi; lui che c'insegna il delitto, lui che dalla materia è sconfessato.

Ma tutto vuole l'unità; ogni vita è luce; il radio promette ciò che il cuore farneticò; la vita, nella sua prima sorgente, è una luce che procede.

Voi non spegnerete punto l'eterna scintilla, voi non la affogherete nei vostri tossici mortali. L'infinito, che risiede in essa, farà il vostro insanabile rimorso.

Dove è dunque colui che mesce nei misteri la sofferenza e l'orrore, di cui noi non volevamo più orma, e trae, dai nostri gas deleteri, delle catastrofi che egli ha voluto? »

— « Dove si acquatta dunque colui?
che egli comparisca! »

Questo generoso appello squittiva nel vento.

Allora il grido lontano d'un' angoscia in pericolo trapassò tutto il cielo dal ponente al levante :

« Io non l'ho voluto » diceva il reo; « io non l'ho voluto » ripeteva più basso. E l'universo cercava il fantasma esecrato, che si indovinava dappertutto, ma non si vedeva in nessun luogo.

Ed il Sacrificatò, onde le forme mastodontiche concentravano tutti i feriti, tutti i morti, gettava insieme col sangue, dagli squarci delle carni, le maledizioni, che si cangeranno in rimorsi.

Ma i sospiri, le grandi invocazioni, i lunghi singhiozzi, le grida dei fanciulli verso i focolari discosti, tutto si azzittò, quando la voce delle eccelse cattedrali ebbe elevato nel cielo l'angelus del mattino.

— « L'avvenire a noi si rivela. Dietro all' orizzonte, donde sale un crepuscolo, una Gerusalemme nuova accoglie con fiori un Cristo risuscitato.

Indarno gli Attila, fiere dal volto umano, ruggendo di odio, hanno spaccato i nostri altari. L'uomo si agita ma, in sostanza, Dio lo mena e noi simbolizziamo i sogni immortali.

Già il fuoco del cielo smorza il fuoco delle tenebre. Il cannone ci ha arrecato un' inutile ingiuria; noi crolliamo, ma i santi che sormontano i nostri portici, per sempre, nel fuoco divampante risplenderanno.

Per la seconda volta, Giovanna, in mezzo alle fiamme, alzò i suoi sguardi al cielò implorando; ma, come dei dragoni che s'inerpichino, i fuochi infami contorconsi sotto al ferro del mistico stendardo.

Uno dei bracci della croce, abbattuto, copre la terra; ma l'altro tiene fermo, affinchè sia visto da lungi — inchiodato in una mano — un gran Cristo solo superstite, il cui braccio libero par chiamare il mondo a testimonio.

Le nostre navate, le nostre torri non sono che delle fumanti rovine.

Il barbaro aveva creduto di colpir la Francia al cuore; ed anche nel passato; di uccidere le grandi ombre. Ma noi, ombre di Dio, sappiamo che Dio è vincitore.

Ed i venti, accorsi dal fondo della notte nera, attraversando i cieli di Reims e di Parigi, cambiano i loro lunghi singhiozzi in Te Deum di gloria, e formano un' arpa d'oro delle nostre dolenti macerie.

Non si può bruciare, con delle fiamme immonde, lo spirito che ricamò a giorno i nostri merletti marmorei; i loro fori sono pieni della luce delle anime; i nostri rosoni ardenti sono soli d'amore.

Noi siamo i refugi delle pallide moltitudini, dei mendicanti d'amore, che cercano il loro cammino, e non han trovato dovunque che dei sentieri lunghi e rudi, e l'aspro gusto del fiele, in ogni bevanda umana.

Ognuno porta la sua croce, la sua miseria o i suoi

dubbi; noi alleggeriamo ciascuno del fardello che ha portato; e tutti gli strazi, tutti, noi calmiamo, gli uni colla fede, gli altri colla bellezza.

Noi apriamo loro la soglia delle visioni supreme, e — quando i nostri pinnacoli precipitassero sotto ai cannoni — tutti si vedrebbero rinascere da sè medesimi e rimontare verso a Colui, che non ha detto che il suo nome.

La sfera è libera e segue le strade in pendenza; al polo irresistibile e fisso corre la calamita; attirato dal richiamo segreto dei destini, il Mondo si avvia fatalmente al fine segnato da Dio.

Adesso l'uomo traversava un' ora di indifferenza. I mostri sono sorti; l'uomo s'è ribellato; l'amore e l'unione trasfigurano la Francia, che risplende agli occhi del mondo meravigliato.

I popoli, collegati per l'ultima lotta, non rinunceranno più al necessario accordo. Tutto un ordine nuovo nascerà sotto alla luce, che circonda di nimbi i martiri ed illumina la morte.

Non si troverà più un luogo sulla terra dove, col loro sangue, la parola di pace non sia scritta. Così si com-

pierà il supremo mistero: il regno di Dio, fondato da Gesù Cristo. »

— L'avvenire a noi si rivela. Dietro all'orizzonte, donde sale un bagliore, ecco il Cristo risuscitato e la Gerusalemme novella. »

Le cattedrali, neri profili sotto ai cieli foschi, senza torri, senza campanili, come dei vascelli disalberati, consolavano, piangendo sopra le nostre sventure, l'anima dei secoli andati, errante fra i rottami.

Solo, il sangue delle vetrate, nella notte senza colore, rutilava; un vento nero, penetrato negli organi profondi, — avendo percorso la miseria dei paesi, trasformava i ruderi in arpa dolorosa. E colui che sapeva, e che voleva che fosse salutare ogni spasimo delle sue grandi membra mutilate, rispondeva in ispirito, per tutte le vittime, coricate — le braccia in croce — sull' orbe della terra.

— « Quando la mia ragione dileggiava il sogno della fede, nei tempi in cui amavo gli arcangeli ribelli; alte case di Dio, così vecchie e così sontuose, anche allora i vostri campanili vibranti pregavano per me.

La mia fede nelle vostre bellezze è pure una preghiera; ed è perciò che, vivo o morto, io difendo voi, che vedeste pregare i miei avi nella infanzia, sotto ai barbagli dei vetri, irradiati di aurora.

I raggi non sono l'astro; esso arde in mezzo ai fasci divergenti, scaturiti dal centro in fiamme, ma un raggio basta a mettere un cielo nell'anima, e — anche senza la fede — l'amore è ancora Dio. Testimoni crollanti delle nostre antiche credenze, dinanzi a Voi, altari morti, ho piegate le ginocchia. Nel vostro diroccamento, pregate ancora per noi, case del sacrificio eterno, o cattedrali.

Che sarebbe il presente senza il vostro bel passato? Senza di voi, noi non sapremmo essere ciò che siamo; senza il vostro slancio verso Dio, noi saremmo meno uomini, ed è per aver creduto che noi abbiamo pensato.

« Io sono la via » ha detto il Cristo « io sono la vita ». — Di Colui, che ci mostrava passo a passo il cammino quando, piccolissimi, ci teneva per mano, i nostri occhi non si ricordano, ma la sua strada è seguita.

Ed è per questo che l'abisso ha vomitato questi demoni, che vorrebbero dominare principi e repubbliche; e che, nella bellezza delle vecchie basiliche, vogliono annientare tutto ciò che noi amiamo.

Ma, o Crocifisso, nostro eterno modello; l'ostensorio brilla sempre nel nostro cuore fervente; e il nostro amore, librato verso il tuo cielo, o Cristo vivo, è più indistruttibile e più alto del tuo tempio.

I nostri popoli hanno provato che ti amavano, che sono tuoi.

Fondato senza il tuo amore, ogni impero è fragile. Ora noi, che non abbiamo rinnegato il Vangelo, anche affrancati da te, noi restiamo i cristiani. Oceani di sangue furono le nostre acque lustrali; il sacrificio puro ci ha

rigenerati; e noi, noi canteremo i Te Deum sacri, sull'organo venerabile delle rinascenti basiliche.

Perchè già spuntò il giorno dei certi trionfi : le nostre squadre li vedono divampare nelle loro scie; il gallo di ferro li canta ai campanili dei villaggi, su cui suona l'angelus del più bello dei mattini.

L'Uomo votato al sacrificio, tentando di cambiar atteggiamento, si rizzò su d'un gomito, e la terra ne tremò... — Egli vide allora avanzarsi una strana frotta — delle bestie, onde molte cadevano qua e là. Una disparata massa di animali domestici, cani e cavalli, pecore e bovi, da tutte le parti, fuggendo i tetti in fiamme o i rustici recinti, correva (largo torrente, composto di gruppi sparsi).

La guerra! Essi fuggivano tutti, in orde di meschini. L'ansar del fuoco, gli strepiti di ferri, che riducevano ad un inferno le praterie et le stalle.... Essi fuggivano all' impazzata l'uomo, l'amico di ieri.

Poi, quando si credevano usciti dalla tormentata, tutti si fermavano pensosi, tristi, curvando la testa. Poveri esseri, nei quali sbocciava un' anima affettuosa, e che l'uomo, inumano, aveva traditi all' improvviso.

In cerchio, i cavalli avvicinavano la loro miseria; narici contro narici, sembravano tener consiglio. Uno d'essi, talvolta, turbando il circolo che lo stringeva emetteva un grido, che provocava — lontano — un grido simile.

L'agnello belava il suo lagno alla madre da cui era diviso; il cane, guardiano senza padrone, abbajava al perduto. I buoi, reclinando il capo rassegnato, fiutavano in aria il buon fieno, ormai vanamente atteso.

— « Ieri ancora, nei chiusi, nelle stalle, tranquilli aspettavamo le ore del lavoro, allorchè degli uomini, con urli spaventosi, hanno desolato il presèpe e insidiato le mandrie.

« Noi amavamo il buon padrone, come docili compagni; il suo giogo sulla nostra fronte, i suoi arnesi sul nostro dorso. Ahimè! non abbiamo più l'amico, non abbiamo più asilo, noi tracciatori di solchi e trascinatori di batuffoli.

Nella consuetudine quotidiana dei nostri ricoveri ben tenuti, noi consideravamo il fieno come un segno d'amore; come un segno di pace, la ragnatela, che penzolava dal soffitto in una fresca penom

Tutto è crollato, tutto è bruciato; la guerra romba. Noi servivamo volentieri l'uomo, migliore di noi. Nelle ore di riposo, davanti a questo re del mondo, noi ci accucciavamo, piegando i ginocchi sotto ai fianchi.

Noi avevamo fiducia nella prudenza umana; noi ritornavamo alla stalla soli, se abbisognava; alla sera, un pastorello, un ragazzo, ci riconduceva senza pena, e noi amavamo il suo casolare, che distinguevamo da assai lontano.

Hanno cambiato i vomeri in ispiedi, nella fucina; si mordono fra loro come dei cani invidiosi. Cercando di prendersi per la gola, non vanno più che in attruppamenti, come d'inverno i lupi. »

Per dire la loro nostalgia dei campi e del padrone, cavalli, buoi, pecore e mucche — confusi — verso l'orizzonte, dal quale si avrà forse la pace, insieme nitriscono, muggiscono, belano, coi colli tesi.

Indi, sotto agli sprazzi rossi e mobili degli incendi, sotto ai cannoni, muti qualche volta per un momento, buoi, cavalli e becchi, dalle gambe irrigidite, ricominciano a fuggire, a fuggire sbrigliatamente.

Sotto i loro mille galoppi, la pianura lontana trasale, palpitante pei colpi sordi, come un tamburo velato.... E il campanile vicino, mentre le ore scoccano, si rovescia sotto al tuono delle artiglierie.

— « Cari amici, che mi avete ajutato nelle mie conquiste contro gli elementi, giorno per giorno combattuti, io vi compiangio; perdonate all' uomo, nobili animali, d' avere le vostre passioni senza avere le vostre virtù.

Voi, che Gesù bambino accarezzò nella stalla; tu, bove laborioso; tu, asino paziente; voi, che lascia raminghi la guerra spaventosa, perdonate la sua demenza all' uomo incosciente.

Agnellino belante, che simboleggiavi un di Gesù stesso e i candori dei tempi passati — cavallo, che egli usa nelle sue operazioni di guerra — cane fedele, buon cane, che soccorre i feriti, perdonate alla razza umana il suo furore inumano, il suo oblio dell' amore o dei patti conclusi; le sventure, premeditate dalla tracotanza germanica, spariranno con essa; non le si rivedranno più.

Cari animali, cavalli da tiro, bestie da soma, sappiate che rispetto a voi io ho adempiuto a tutto il mio dovere; che per voi, i migliori amici dell' uomo, io sono caduto davanti al presèpe e all' abbeveratojo.

Quando voi ritornerete nelle vostre care praterie, voi sarete il mio amore, o bestiame innocente, perchè io sarò sotterra, e le erbe fiorite vi nutriranno del mio spirito e del mio sangue. »

E mentre, fra le grida, la gente si sgozza, l'Uomo votato al sacrificio (cui impressiona, anche nel fondo dei suoi mali, l'esodo pauroso dell' umile armento) intende il richiamo commovente d'un piccolo pettirosso.

L'ucello, che Gesù in croce predilesse, viene a sua volta a consolare il gran cuore di colui che consola; è il balbutimento che comprende la parola, è l'istinto di pietà, la volontà d'amore.

Tuono dei cannoni, crepitio delle palle, tutte le alture lontane sono dei crateri fumanti; si sente la morte che vive e soffia le sue raffiche.

Il globo ha sobbalzato per mille franamenti. Sotto all'orizzonte, al margine dei boschi sbarbicati, dei soldati, decisi a resistere sino all'estremo, coi piedi su dei cadaveri, nel fosso delle loro trincee, in quelle tombe scavate da essi, muojono ritti.

Sopra i tronchi di fuoco che pullulano dalla terra, montano tutt' ad un tratto degli astri estesi, che scrivono in pieno cielo un ordine militare, segnacolo di morte, il quale attira gli occhi abbacinati.

E si direbbe che, in blocchi di ferro, tutto il cielo si stacchi. L'obice, più grande d'un uomo, accorre, tuona scoppiando, e — sotto al suo peso — esso apre uno spaventoso sepolcro, dove più d'un eroe scivola e resta tumulato vivo.

Si muore; si muore, si soffre; si muore, si soffre; si grida; tutto è collera, orrore, terrore ed urlo; la granata è lanciata e l'attacco, in furia, salta — verso la trincea nemica — bruscamente.

La bajonetta va e viene e punge, e buca; fende dei fianchi, dei cuori e degli occhi convulsi. Si soffre, si grida, si muore, nel sangue, nella melma, e — soddisfatti i morti dormono sotto ai feriti.

O pace dei campi! o patria! o mietiture! o vendemmie! la mèsse è di carne, la vendemmia è di sangue. È un uomo, è un Dio, che vuole questi strani mali? e abatte il debole, e punisce l'innocente?

Lo spirito d'amore ha compassionato il bestiame fuggiasco. Ma ecco qui degli uomini, oppressi da più grandi malanni, calpestare i loro vitigni già floridi e le loro biade distrutte — minacciati e frustati come del bestiame....

— « Sapete voi a che cosa il nemico vi destina? Quando esso marcia all' attacco, esso ci spinge avanti per far dei nostri corpi uno scudo vivente. Si fucila quello di noi che si ammutina.

Noi tremiamo meno dinanzi al moschetto nemico che nel rivedere i soldati della patria armata; noi siamo della carne da cannone, carne inerme; noi siamo un muro in movimento, e un muro che sanguina, che patisce, che geme.

I sopravvissuti, in balia dei loro boia senz' anima; esiliati, deportati, schiavi, prigionieri, come negri in mano degli antichi negrieri, se ne andranno, sotto allo scudiscio, verso la Germania turpe.

Addio (nelle città dai marciapiedi popolosi) lente passeggiate ed incontri cordiali....

Il soldato vile, di cui sopportiamo l'infamia, ci rituffa negli orrori dei secoli favolosi.

E noi avevamo creduto di vivere in un tempo di clemenza, in cui il mondo dimenticasse per sempre il terrorismo; ed è per il comando, senza appello, d'un imperatore, che — rabbioso d'esser un morto — il passato si riproduce.

Anche quando vedremo i nostri annichiliti, vinti dalla loro pietà, colle pupille piene di lagrime, esitanti dinanzi a noi, pronti a lasciar cadere lo schioppo « *fratelli* » — diremo loro « — *non esitate : Sparate!* »

Così piangono dei Francesi e dei Belgi....

Essi passano, scompajono in un' ombra tragica, dove
l'inutile amore del loro paese li segue.

Un altro gruppo allora emerge nella notte.

— « Noi fuggiamo la patria e i nostri dolci campi; noi andiamo verso l'esilio, a fronte bassa, cūrvando la schiena, con la fame, la sete, e la morte per compagne, e portando i nostri nonnulla come dei pesanti fagotti.

Quando abbiamo lasciata la piccola patria, più d'una madre è morta all'orlo del vecchio sentiero; i nostri piccini, che suggevano alla vizza mammella, sono morti, premendola ancora colle manucce.

Il mio cane zoppo mi segue verso la terra sconosciuta; la mia mucca è familiare e non mi ha abbandonato.

Ma vedete i miei cenci fangosi e la mia carne nuda.... io ero ricco e sono vestito di povertà.

Molti sono più poveri e più da compiangere di me. Dove saranno essi domani? dove saremo noi questa sera?

e davanti a qual cheto focolare, a qual tavola, potremo noi riscaldarci un'ora e sedere?

Noi non osiamo più rivolgere i nostri occhi indietro, per tema di veder lontano bruciare la nostra casa; noi siamo dei cuori infelici, che pregano, e di cui nessun dio più ascolta la lamentosa orazione. »

Essi dicono. — Agli sguardi del gregge che si trascina, si presenta un vecchio prete che, davanti ad un altare, stecchito, mormora un canto che s'intende appena; un lago spirante, in cui vive un senso immortale.

Immobile, tutto un reggimento in arme, al suo canto rituale rispondeva ad intervalli, sotto al temporale; così canta un bosco in lagrime. Ed il lago sembrava provenire dal bujo degli evi.

Era la triste voce delle steppe in autunno; ella giungeva dal fondo dei secoli infiniti, e — siccome ella era stanca, lenta, monotona — aveva un suono fraterno pei cuori gonfi di pianto.

Dopo un grido leggero, dolce come una carezza, un' implorazione si ripeteva sempre :

« Oh!... Guardate, Signore.... Oh! vedete il mio cordoglio. Ho fame, ho sete, Signore; venite in nostro soccorso.

E tutto il reggimento, con voce grave e profonda, la fronte nuda e l'arma al piede, cantava senza posa, a fior di labbro, sopra un ritmo insistente, l'appello segreto del mondo : « Io vengo a voi, Signore; non mi voltate le spalle! »

E in questo stesso appello, che scende e si risolleva, tutto piange : le foreste che i venti torturano, tutto : i fiumi, i mari, che muojono sulla sabbia; le ceneri dei defunti e la carne dei viventi.

Signore, la pietà grida e non può più tacersi. Non iarete piovere su di noi, nuovamente, le vostre bontà? Mai, in nessun tempo, si vide sulla terra, rovesciarsi insieme tante fulmini immeritati. »

La Francia, la Russia e l'Inghilterra — e Roma — ciascuna così pregava per sè, e tutte pregavano per l'Uomo....

Tuttavia, più che mai il sangue puro scorse, perchè un principe, il peggiore di tutti gl'Imperatori, imponeva in tutto il suo impero ai soldati, che egli solo ispira, questa parola d'ordine inaudita « Siate degli Attila. »

« Quando io comando, Dio mi assiste : Colpите e massacrare! Bruciate chi vi resiste! Si può vincere, soldati, col solo terrore; dovunque esso vi preceda e vi segua; dove voi siete passati, che niente più sussista. Questo è l'ordine del vostro imperatore. »

« Ne abbiamo abbastanza dei combattimenti leali di altri tempi, delle generosità che prolungano le guerre. Il delitto è bello se fa i rei vincitori. Ristabilite la schiavitù, aggravate i supplizi. La guerra senza pietà è una

legge naturale. Su, tigri, mordete perfino i cuori. Ogni uomo che, vestendo la divisa, mostra un' anima tenera. dev' essere chiamato vile e traditore della sua patria. »

Allora il Sacrificato disse, rivolto verso il levante :
« Per lungo tempo, sulla terra, essi hanno uccisa la gioja; essi sono la bestia selvaggia e noi siamo la preda. O Cristo risuscitato, morto e sempre vivente, tu sai, tu, che la Francia in sè stessa difende la tua parola eterna. Questa parola è amore; io muojo ubbidendola....

Mentre già la carne del Sacrificato gusta in riposo l'amore del mondo redento, uno spettro, senza speranza che la sua sciagura finisca, entra nel sentiero del suo castigo.

Sentendo vacillare il suo elmo d'oro, cui cerchia una corona, vi porta sopra una mano tremante. Egli getta un lungo sguardo su ciò che lo circonda. Degli arti di morto lastricano la sua strada.

Dovunque degli occhi, il cui sguardo fora l'anima sua, brillano nella polvere dove posano i suoi piedi; dovunque delle dita tese lo mostrano come un perfido; il suo popolo è un' orrenda bolgia di storpi.

Contro i gas mortali ognuno avendo una maschera, egli si crede attorniato da lupi dal corpo umano.

In certi momenti l'aquila d'oro, che freme sul suo elmo, se egli vi porta su le mani, gli divora le mani.

Il sangue di tutti i morti, sotto a lui, fermenta e grida. Non c'era un palmo di terra dove dei sacrificati non avessero versato tutto il loro sangue, ciascuno per la sua patria, e — vita e morte — tutto gli rifiutava indulgenza.

E, come gli elementi, le cose e le bestie hanno compreso il « responsorio » del Martirio infinito; — la loro riprovazione, che si alza in burrasca, caccia davanti a sè e fa curvare il Vituperato.

I MONTI : Come a noi stessi, alle aquile, nostre sorelle, rapitrici di agnelli, tu apparisci odioso, perchè l'amore ha ammorbidito le rocce delle montagne, senza entrare nel tuo cuore nè rallegrare la tua vista.

I BOSCHI : Pazzo sanguinario, onde l'anima è antropofaga, o maledetto dai lauri e maledetto dai cipressi! Il legno del tuo feretro, per vomitare le tue ceneri, si ricorderà che egli partecipò dell' anima delle nostre foreste.

GLI ANIMALI : Tu che vuoi da te stesso che ti si chiami Attila, flagello delle nazioni, va, maledetto dalla madre e dai figliuoli dei leoni!

LA MATERIA : Volendo che altri gemano e sanguinino, piegando sotto l'orrore le anime ed i corpi, tu sfidasti un mondo in cui regna il Vangelo, tu negasti gli accordi fra lo spirito e noi.

LOVANO : Tu conoscerai la vendetta del Libro. I poeti, che pronunciano un verdetto sovrano, ti consacreranno al disprezzo dal quale nulla più ripara, quando lo stile é d'acciaio ed il fogliò è di bronzo.

IL FERRO : Tu, che spogliasti il Belgio ingannato, e non sai che tradire ed ammazzare senza rischio, consegnaci, principe fedifrago, il tuo balocco di spada, tu, che trattasti il santo onore come un vil straccio.

I FIUMI : Inseguito dalle torme di vedove, che vorrebbero lapidare il tuo spettro singhiozzante, tu chinerai il labbro assetato sui fiumi. Noi prenderemo il colore e il sapore del sangue.

L'OCEANO : Quando sulle tue mani, trucidatrici di folle, rotolassero i miei flutti senza tregua, o principe snaturato, il sangue dei tuoi misfatti imporporebbe le mie spume, ma non si potrebbero cancellare le macchie delle tue mani.

LE CATTEDRALI : Re, il mondo ti interdice.

Tu non avrai più fuoco, più pane, più sale.

Anche se tu li chiedessi per elemosina, Iddio ti risponderebbe coll'inerzia e col silenzio dell' universo.

Tutte queste voci seguivano il tragico fantasma, poichè i tempi di terrore s'erano completamente rivoltati, e Colui, che voleva l'universo per reame, cercava, dappertutto, il mondo e non lo trovava più.

Il mondo era cambiato. L'umanità, più buona, rivelava il suo splendore in ogni uomo morente. Ciascun d'essi, lasciando trapelare la sua interna gloria, irradiava un amore che solo dall' amore è compreso.

Come trovare ciò che si cerca, senza capirlo? Chi vuol trovare amore deve provare amore....

Il mondo, stanco dei mali che l'odio gli accende, non può gridar l'amore che per averlo sognato.... L'umile, che esso trasformò, che era un giorno orgoglio ed ira, in marcia verso l'amore, lo conquista passo a passo. Ed il Re, che non ha niente della tenerezza umana, cerca, dappertutto, il mondo e non lo trova in nessun luogo.

Il sangue del Sacrificato senza nome, martire dei delitti, là colava fiume, qui colava in oceano. Il mondo non era più che l'anima delle vittime, dove il cieco di cuore non vedeva che il nulla. Davanti a questo universo, che impreca e che sanguina, il suo orgoglio si smarrì in un supremo sgomento; egli comprese che egli stesso aveva posto fine al suo regno e che il mondo riconosceva per sempre un altro re.

Il grande Sacrificato giaceva sempre nell'ombra e, ovunque, il bandito incontrava i suoi sguardi; posando dappertutto i piedi nelle sue orme senza membra, urtava dappertutto, col cuore le grandi membra sparse.

« Io, che sono ad un tempo quei che soffre e che piange — dice il Martire — io muojo; la terra mi riprende. Il castigo del mondo si approssima; esso viene; è la sua ora. Sii tanto infelice quanto il tuo delitto fu grande!... »

Egli disse. E la sua grande forma adagio adagio disciolta, come un ammasso di neve sulle cime, venne assorbita dalla terra e svani tutta. Ma l'anima sua, nella luce, regna eterna.

Tutta la terra essendo come bagnata di rugiada dal sangue, ed anche dalle anime dei Martiri che la fecondavano — fluidi in fiamme spandentesi — il buon granello del frumento si riempi e fu pronto a sgusciare dalla guaina.

La polvere del corpo immenso la rendeva ferace; i prati se ne nutrivano, la foresta se ne nutriva; tutto s'imbeveva della sua anima, e la sfera del mondo fu un grumo agitato dalla forza dello spirito. Poi quando i gambi da mietere crebbero alti fra le vigne, quando i nuovi boschi cedui, ben verdi, ben diritti, ben fitti, dondolarono, i dolci nidi pieni di uccelli — a questi segni, l'uomo ha gustato veramente i prodromi della pace.

Quando le vette dei monti rividero la prima alba, parve che raggiasse un fuoco schizzato da esse; lo spirito

del sacrificio essendo una luce che, al di sopra, al di là della tomba, perpetuamente splende. Quando il soffio di pace si levò nell'aurora, esso narrò dapprima alle grandi biade assopite, quindi alle uve turgide che il sole indora, la gloria della vigna e quella delle spiche.

Dai grani ai pampini verdi e dalle pianure alle montagne, corse una commozione che gli zefiri trasmettevano, ed il brusio del mare che si destava, teneva borbordone al canto dei piani e all' inno dei vertici.

O terra! gloria a te! l'amore t'ha penetrata. La carne del Sacrificato t'ha fatto un cuore umano. La materia ha conosciuto che essa è cosa santa, e porta in sè lo spirito che la governerà domani. Osanna! tutti i morti, con delle anime nuove, rivivono più perfetti nei viventi nuovi!... Oh come siete grandi, piccoli figliuoletti delle vedove! Sulla tomba dei morti, riprendete i loro lavori.

Riedificate più alti il palazzo ed il tempio; mettete un battaglio d'oro nella campana di bronzo. I nostri eroi, che saranno vostro esempio immortale, sono morti affinché il cuore dominasse sovrano.

Sentite bene in voi la volontà del lavoro; lavorate; ritornate a creare, senza fine, della bellezza; ma, contro all' avoltoio, custodite le vostre colombe, perchè il mondo non sia più insanguinato!

Sotto ad un arco di trionfo, fatto con delle spade, custodite la vergine fiorente ed il fanciullo.

La forza s'era inpossessata di clave usurpate; tienla supina sotto alla tua clava, o spirito, solo vincitore!

Gloria a te, santa pace! ma sii la pace altèra; e fiumi, monti e mari, felici d'essere frontiera, faranno il giusto orgoglio dei figli che da noi discenderanno.

AL SOLE DI SOLLIÈS-LE-VIEUX,
CITTA UN GIORNO, GIÀ RUINA,
CHE, DA NOVECENTO ANNI, SOVRASTA
ALLA SUA CHIESA, TESTIMONIO FEDELE E PREZIOSO
DELLE EPOCHE DI PREGHIERA E DI DISCIPLINA;
IN MEZZO ALLE GRANDI MURAGLIE, TENTENNANTI ED AMICHE,
CHE AVEVANO COSTRUTTO, SULLA COLLINA,
I TEMPLARI;
A PIEDI DELLA CASA DIVINA,
CHE TOCCA LA MIA UMILE ABITAZIONE;
D'AVANTI AL FASCINO D'UN VASTO ORIZZONTE,
QUESTO POEMA, CHE SIMBOLIZZA
LA MIA PICCOLA DIMORA, APPOGGIATA ALLA CHIESA,
QUESTO TESTAMENTO D'AMORE, FU IMMAGINATO, FU SCRITTO
L'ANNO TERZO DELLA GRANDE GUERRA FRANCESE
E L'ANNO MCMXVI
DI G.-C.

Dicembre 1916.

L'ITALIE ET LA FRANCE

A CARDUCCI.

Un vent pur a soufflé des cimes,
Un autre est venu de la mer :
Ils chantaient haut, ils chantaient clair,
Ils dénonçaient les mêmes crimes,
Ils disaient les vertus sublimes
Qui triompheront par le fer.

L'Alpe et la Méditerranée
Se content les âges lointains,
Où, devant la terre étonnée,
S'étaient les fastes latins.
Et l'Alpe chante : « Recommence,
Temps héroïque des aïeux. »
— « Fils latins, dit la mer immense,
Défendez l'art, sauvez les dieux. »

La France évoqua l'Italie :
« Est-ce que ma mère m'oublie ? »

Ou bien, ô ma mère et ma sœur,
Comprendras-tu que l'heure est grave,
Ou veux-tu devenir l'esclave
De mon horrible envahisseur ?

« Tandis que mon âme survole,
Avec l'avion, ce symbole,
La mer d'Icare, notre mer,
Pendant que mon idéal plane,
Pur comme l'étendard de Jeanne,
Dans le ciel latin, d'un bleu clair,
C'est par-dessous que le Barbare
Entre dans nos eaux et s'empare
De notre domaine latin ;
C'est entre deux eaux que chemine
L'infâme torpille ou la mine,
Le piège lâche et clandestin.

« A chacun l'arme de sa race,
Un même monstre nous menace,
O ma sœur ! c'est ce Germain dur,
Sans pitié, d'âme anti-chrétienne...
Il veut ma mort, il veut la tienne,
Il est la nuit et nous l'azur.

Il veut que la terre le craigne.
Et que, sur tous les peuples, règne
Son orgueil, celui de son roi.

Il veut éteindre la lumière
Dont Rome hérita la première
Et que tu m'as transmise, à moi !

« Pour l'honneur de toute la terre,
Belges et Russes, l'Angleterre,
La France, traquent le Germain ;
Nous abattons la bête immonde ;
Toi, l'Italie, amour du monde,
Viendras-tu ce soir ou demain ? »

Alors, en Italie, une voix de poète¹

Cria : « Levons-nous, il est temps !
Le glaive est nu ; la gloire apprête
Ses palmes pour nos combattants.

L'idéal de Paris et l'idéal de Rome,
C'est le même et splendide héritage de l'homme,
Aurore d'avenir qui nous luit du passé !
Dans la France, ton cœur lui-même est menacé,
Italie, ô mère éternelle !

Ouvre donc en chantant, toute grande, ton aile
Au-dessus des sommets de l'Alpe, blancs et purs,
Et par-dessus la mer, entre les deux azurs. »

Le poète a dit. Sa voix vibre
Dans le cœur de son peuple libre

1. G. d'Annunzio.

Qui frissonne et répond comme une harpe au vent.

L'Italie, heureuse, est enfin venue ;

Son Épée est belle, elle est nue,

Et flamboie au soleil levant

Comme Astarté qui sort, blonde, du flot vivant

Noble lame d'acier, par la gloire dorée,

Elle vaincra, l'Épée immortelle et sacrée,

Car le monde secret des âmes — est pareil

A l'inaccessible soleil

Que rien n'arrête en sa marche assurée,

Et qui monte en suivant sa courbe et son destin.

Rien ne fait dévier, dans l'éternel espace,

Ni l'astre, corps de feu, qui passe et qui repasse,

Ni cet autre soleil, notre idéal latin,

Aube d'un renaissant, d'un immortel matin.

RUSSIE

La traduction du poème en langue russe fut, plusieurs fois, entreprise, et plusieurs fois abandonnée, par divers traducteurs. Enfin réalisée, elle me fut envoyée naguère et ne m'est jamais parvenue. Tout donne à croire qu'elle a disparu dans un naufrage en Méditerranée.

Juillet 1917.

LA MARCHÉ AU TOMBEAU

A Tolstoï.



Le grand vieillard a pris son bâton de voyage.

Comme un chêne qui doit sa force à son grand âge,
Il est très beau. Sa taille est haute ; ses yeux pers,
Sous le front chargé d'ans, ont de jeunes éclairs ;
Lasse des vanités trop longtemps entendues,
Son oreille se cache aux broussailles tordues
De la barbe sauvage et des cheveux, mêlés,
Sur la tempe, aux sourcils très longs, comme envolés ;
Le nez s'écrase, tel celui de Michel-Ange ;
La bouche, qui se perd à demi sous la frange
De la moustache épaisse aux rudes poils chenus,
Raconte, en mots profonds, des rêves ingénus.

Ne jugeons pas ce chêne aux tares de l'écorce ;
 Plus il est vieux et plus son grand cœur a de force :
 L'âge accroît en beauté les forêts et les mers ;
 Et ce vieillard, miroir profond de l'univers,
 Répète, à lui tout seul, en paroles sublimes,
 Tous les cris de douleur qui montent des abîmes.

Pourquoi, vêtu de bure et le bâton en main,
 Vieillard, vers quel pays t'es-tu mis en chemin ?

* * *

— « J'ai trop vu que ce monde est un enfer de haine :
 J'aspire au règne heureux de la tendresse humaine.
 Le riche a des châteaux, des terres, des valets ;
 Le pauvre, sur le seuil lumineux des palais,
 Grelotte et voudrait bien entrer : on le repousse.
 Cependant qu'il gémit sa plainte affreuse et douce,
 Le bal voluptueux chante et rit dans les fleurs.
 Trouvant que tant de joie insulte à ses douleurs,
 Le pauvre sent son cœur se gonfler de colères.
 Comment répond le riche aux haines populaires ?
 Par la haine, — et voilà le cercle douloureux !
 Mais les pauvres se font aussi la guerre entre eux,
 Et les riches aussi se font entre eux la guerre.
 Le prince détrôné qui, respecté naguère,

Prétendait que tout roi tient son pouvoir de Dieu,
Par le mot virulent, par le fer ou le feu,
Attaque un autre roi qu'un même Dieu couronne...
Quel est ce moribond qu'une foule environne ?
Un pauvre!... L'ayant vu travailler de ses bras,
La Grève, reine aveugle, a crié : « Tu mourras! »
Il meurt esclave; un peuple en liberté l'entoure;
Et, sans qu'un seul parmi ses frères le secoure,
Il leur jette ce cri : « J'ai trois petits enfants. »
Avec les assassins, les juges triomphants
Qui suscitent, par les vindictes, la vengeance,
Pour la perpétuer semblent d'intelligence.
Partout des échafauds sur des seuils de prisons;
Un soleil sanglant meurt sur tous les horizons;
De peuple à peuple on s'espionne, on s'assassine,
Et chaque nation détestant sa voisine,
L'une à l'autre ayant pris des drapeaux et de l'or,
C'est pour s'être battu qu'on doit se battre encor.
Sous les cent mille pieds de la cavalerie,
La face de Jésus, agonisante, crie,
Ouvrant sa bouche pâle et fermant ses beaux yeux.
En habit d'empereur, un spectre glorieux,
Sabre en main, escorté de hideuses chimères,
La Mort, — chevauche, et, sur le cœur même des mères,
Écrase les enfants qui lui tendent les bras!
Le zénith clair ne luit que pour des yeux d'ingrats :
Nul ne le voit vraiment que le blessé qui tombe,
Étendu sur le dos, pour glisser à la tombe.

Seigneur! des milliards d'hommes, des millions
De millions, dont l'âme appelle tes rayons,
Meurent dans l'ombre!... Et moi, qui porte dans mon âme
Toute une source fraîche où luit ton ciel en flamme,
Ne puis-je leur donner, ne serait-ce qu'un peu,
De mon pouvoir d'amour où j'ai reconnu Dieu?...
Quand je parle, ma voix se perd dans trop d'espace!
Oh! si, par leurs chemins, comme un pauvre qui passe,
J'allais, abandonnant ma famille et mes biens,
Feignant d'être insensible aux cris, aux pleurs des miens,
Si j'entrais, vieux, dans la misère universelle,
Peut-être verrait-on au moins une étincelle
Du rayonnant espoir que je porte en mon cœur!
Peut-être entendrait-on le sceptique moqueur
Confesser que l'amour divin dans l'homme existe!
J'irais, perdu, seul, — pauvre errant que nul n'assiste, —
Ne quittant, moi, qu'un vain monde artificiel,
Comme Jésus quitta le royaume du ciel;
Et, tel Bouddha fuyant le pays de son père,
Je ferais dire à mon peuple qui désespère :
« Puisqu'un jour, puisqu'une heure avant son dernier jour,
Ce vieillard vient à nous, il faut croire à l'amour! »

Plein de sa soif d'aimer, qu'il n'a pas assouvie,
Et voulant, sans mourir, s'évader de la vie,
Le vieillard merveilleux prit son bâton en main,
Choisit une nuit noire, et se mit en chemin.

* * *

Il choisit une nuit d'hiver, noire et glacée.
Tout l'univers souffrant criait dans sa pensée.
Il s'en alla, fouetté par la neige et le vent...

Deux jours plus tard il frappe aux portes d'un couvent :

— « Ouvrez ! »

— « Quel est ton nom ? »

— « Je suis François d'Assise.... »

Je suis Jésus, étant le pauvre ! »

Mais l'Église

Lui répondit : — « Passez, vieillard : on n'ouvre pas. »

Alors, l'âge terrible alourdissant son pas,
Il sentit un frisson dans sa chair misérable,
Et chercha du regard un pauvre secourable
Près de qui s'endormir au revers d'un talus...

— « Me voici parmi ceux que nul ne connaît plus ;
Me voilà sans abri, dans la nuit, sous le givre ;
Quand tout souffre, souffrir par amour, c'est mieux vivre.
Mon âme est libre enfin, loin des riches joyeux
Dont je me fis longtemps le complice odieux.
Maintenant je serai ton serviteur fidèle,
O Seigneur, dans la vie à la fois, et hors d'elle ! »



Mais, dès qu'il crut avoir accompli son dessein,
La Mort lui dit :

— « Vieillard, la paix n'est qu'en mon sein.
Seule, j'ai vu l'amour à sa source profonde;
Déjà, ce que tu vois reste invisible au monde;
Sur terre, ô grand vieillard, nul chemin ne conduit
A la lumière, — et tes clartés sont de la nuit.
Seuls parlent avec Dieu ceux-là que j'ai fait taire.
Quand Jésus a quitté son ciel pour votre terre,
Il n'a trouvé que la défaite et l'abandon.
Ce n'est qu'au ciel qu'on est compris lorsqu'on est bon.
Tu veux dormir? voici mon sein; voici ma couche.
Ne dis qu'à moi les mots suprêmes de ta bouche
Que ne comprendraient pas les sots ni les railleurs.
Dors... Ton rêve est de ceux que l'on achève ailleurs. »

Plein de sa soif d'aimer qu'il n'a pas assouvie,
Celui qui, sans mourir, s'évadait de la vie,
L'étrange pèlerin, son bâton au côté,
S'endormit dans la mort et l'immortalité.

Écrit au lendemain de la mort de Tolstoï.

JEAN AICARD.

ARMÉNIE — POLOGNE

AMÉRIQUE

ARMÉNIE

Son poète, P. S. Erémian, a jeté pour elle la plainte inoubliable.

Vivant la passion qu'elle souffre, il prononce ce mot infini : « *Je suis fatigué de mourir!* »

Il supplie Dieu et lui dit : « *Sortez du silence!* »

Il a cette vision permanente :

« *La Mort frappe à ma porte avec l'os de son doigt.* »

Il a, pour sa nation, l'espérance qu'elle goûtera un jour les douceurs de la paix, sous l'ombre claire des oliviers, sous la fraîcheur des vignes.

Au sommet du mont Ararat, il voit la gloire debout, nimbée d'aurore. Elle attend le final triomphe des martyrs d'Arménie, de ceux, ô Christ vivant, qui « *sont haïs pour t'avoir aimé!* »

POLOGNE

La légende populaire de Saint-Nicolas, remonte à la mémoire.

Le hideux boucher a tué et coupé en morceaux les petits enfants.

Leurs membres dépecés furent jetés au saloir, sanglants, mêlés, méconnaissables.

Les petits enfants sont dans la mort définitive.

Mais Saint Nicolas passe; et, debout près de leurs restes invisibles, il dit, la main haute, comme pour bénir : — « Levez-vous!... Vous n'êtes pas morts, mais, par la foi, vivants pour la force et la grâce. »

Et les voilà qui s'évadent hors de la mort oubliée.

Et voici la Pologne qui rassemble ses membres dépecés.

Le mauvais songe, dès le réveil, sera comme s'il n'avait jamais été.

Un siècle, deux siècles de douleurs s'effacent, dans la minute des résurrections promises, commencées, certaines.

Et le drapeau amarante déjà flotte vivant dans un azur où resplendit l'aurore des libertés.

AMÉRIQUE

On a cru longtemps que des grains de blé, ensevelis en des flacons bien clos, il y a des millénaires, avec les momies d'Égypte, gardaient une vie persistante, comme immortelle, — et que ces graines, remises en terre, après des vingt mille années, pouvaient germiner et verdier encore.

Cela est vrai de certaines essences, c'est-à-dire des sentiments et des idées.

Le xviii^e siècle a porté en Amérique un grain qui, tout à coup, au xx^e, devient moisson, moisson d'hommes, moisson d'âmes.

Par millions, en Amérique, se lèvent des énergies prêtes à défendre en Europe la liberté des nations, de toutes les nations du monde, contre la vieille autocratie armée des forces jeunes de la science.

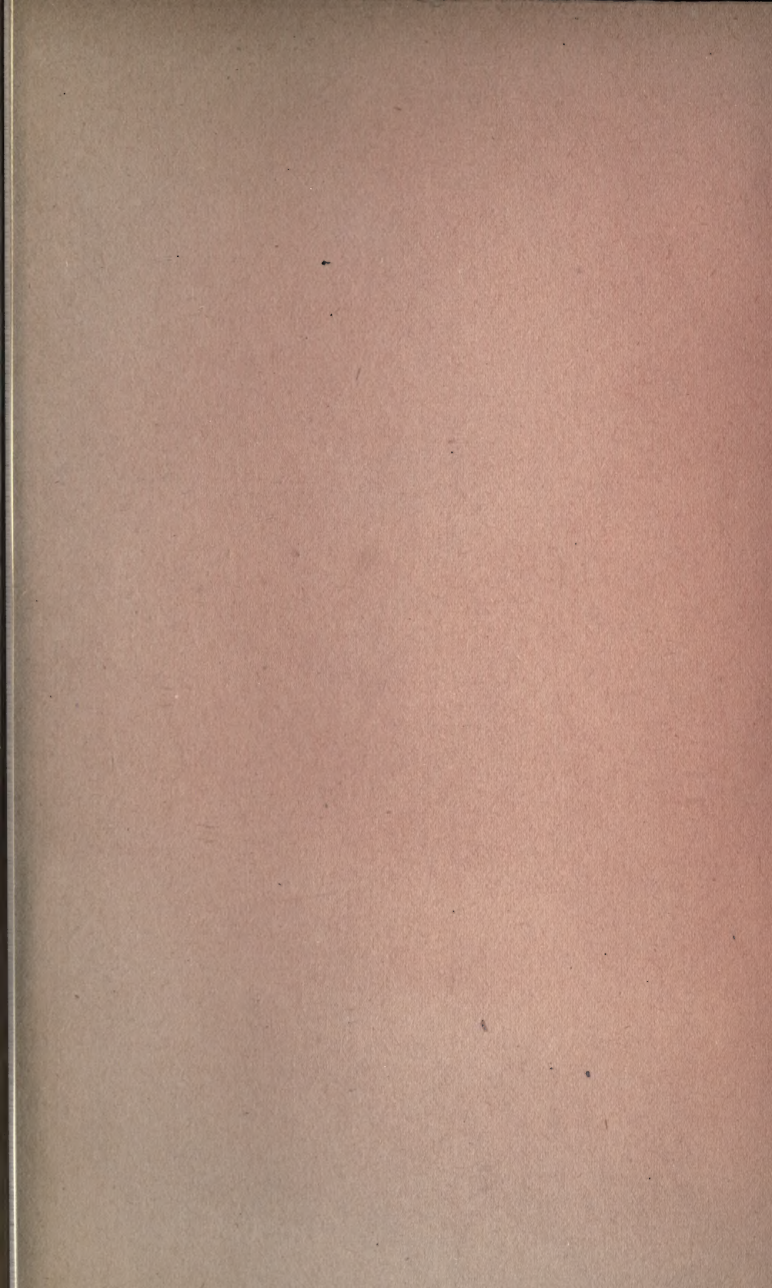
Et voici un autre miracle, du même ordre : Le *Lusitania*, comme une richesse perdue, se noie aux sillons

des eaux atlantiques.... Et voilà qu'aussitôt cette semence, qu'on croit à jamais disparue, lève, — fait se lever sur les mers des flottes nouvelles; au-dessus desquelles palpite le pavillon étoilé.

... Sois salué par toutes les âmes, pavillon d'Amérique, où des lignes de pourpre figurent le sang des sacrifices coulant en ruisseaux, — et où des étoiles assemblées répètent au monde que les heures de nuit sont celles-là même qui font apparaître, au-dessus des terres et des mers, — le plus d'infinies clartés.

JEAN AICARD.

Paris, 15 juin 1917.





PQ
2152
A4S3

Aicard, Jean François
Victor
Le sang du sacrifice

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

